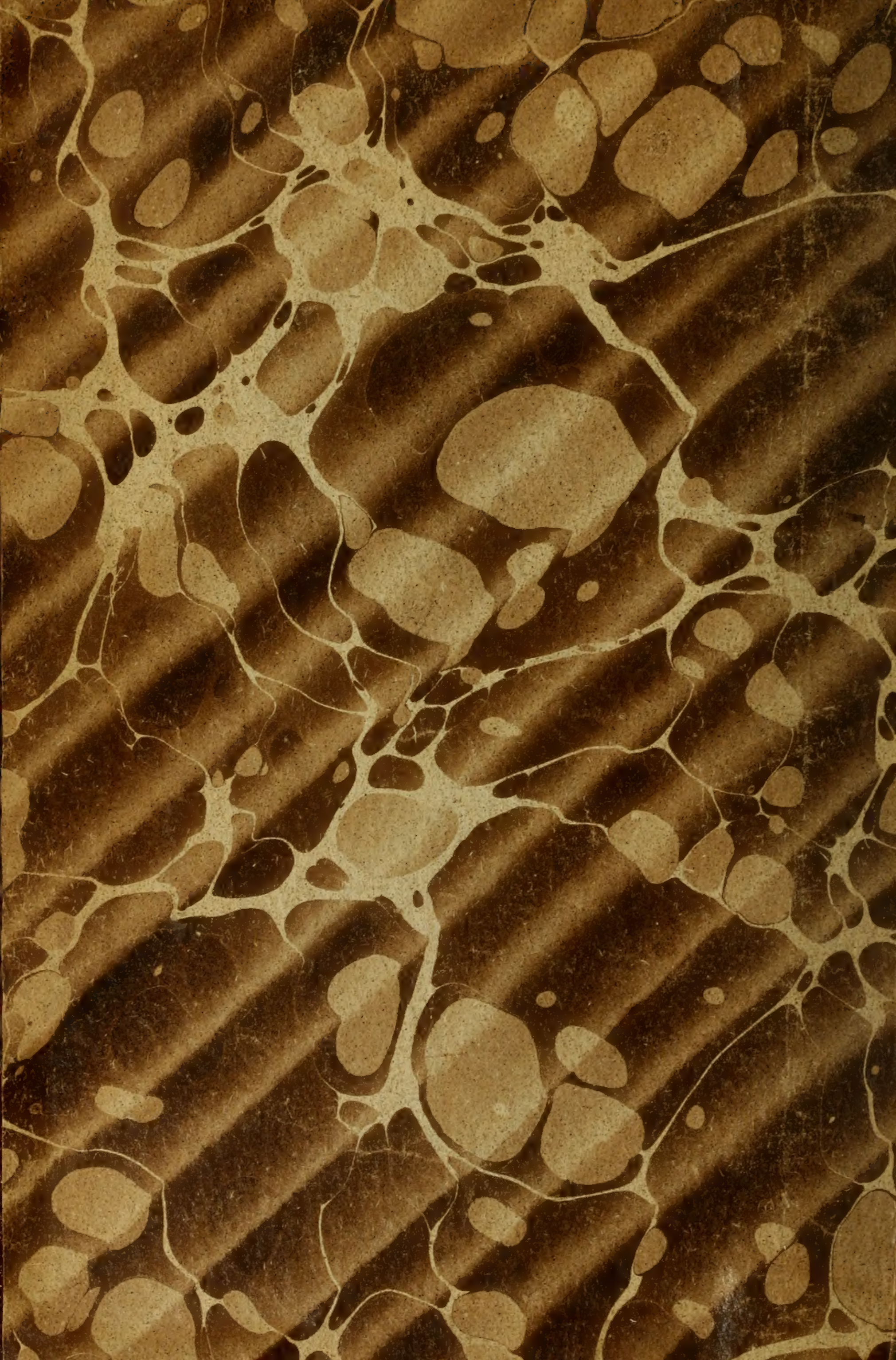
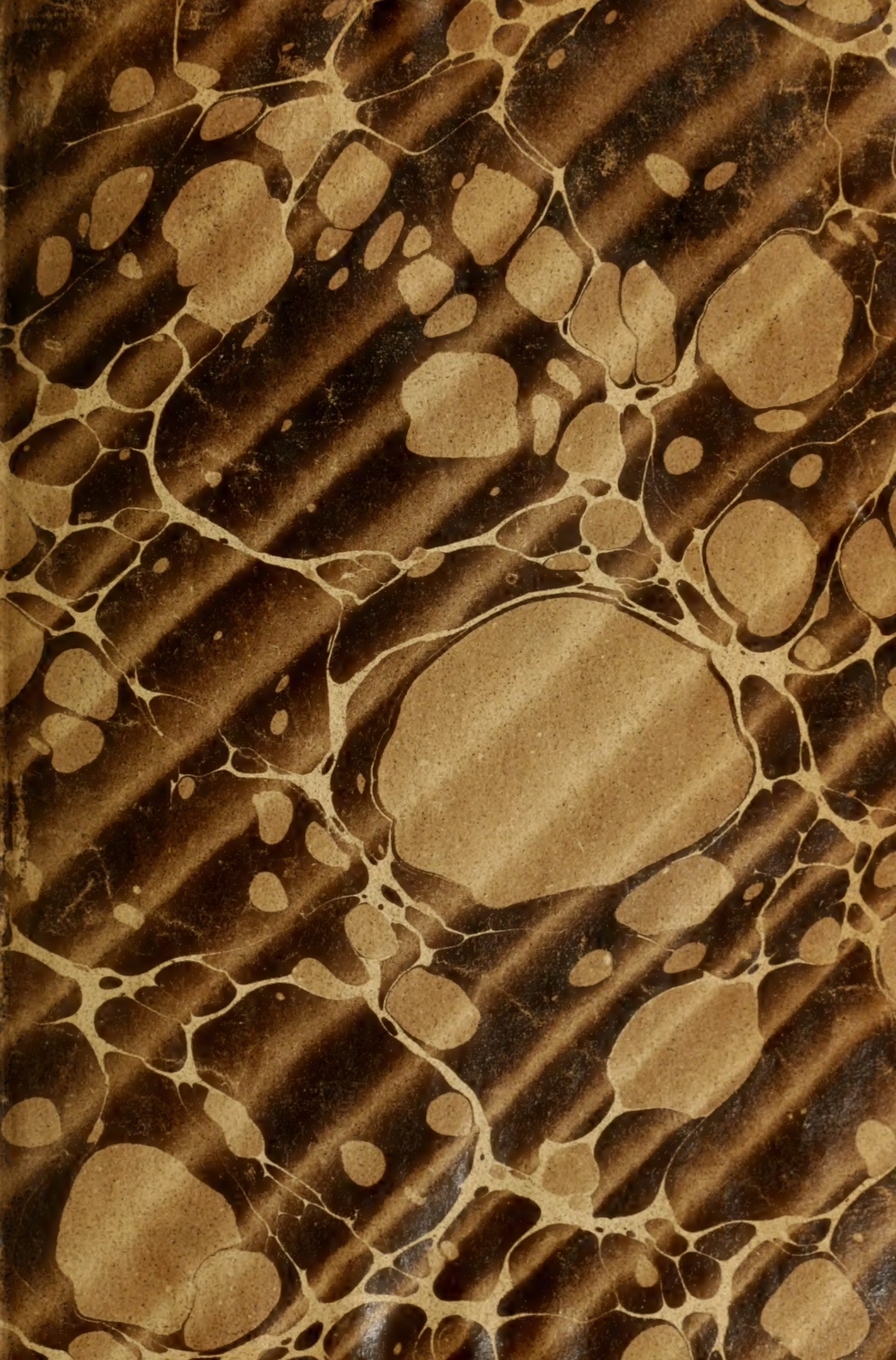
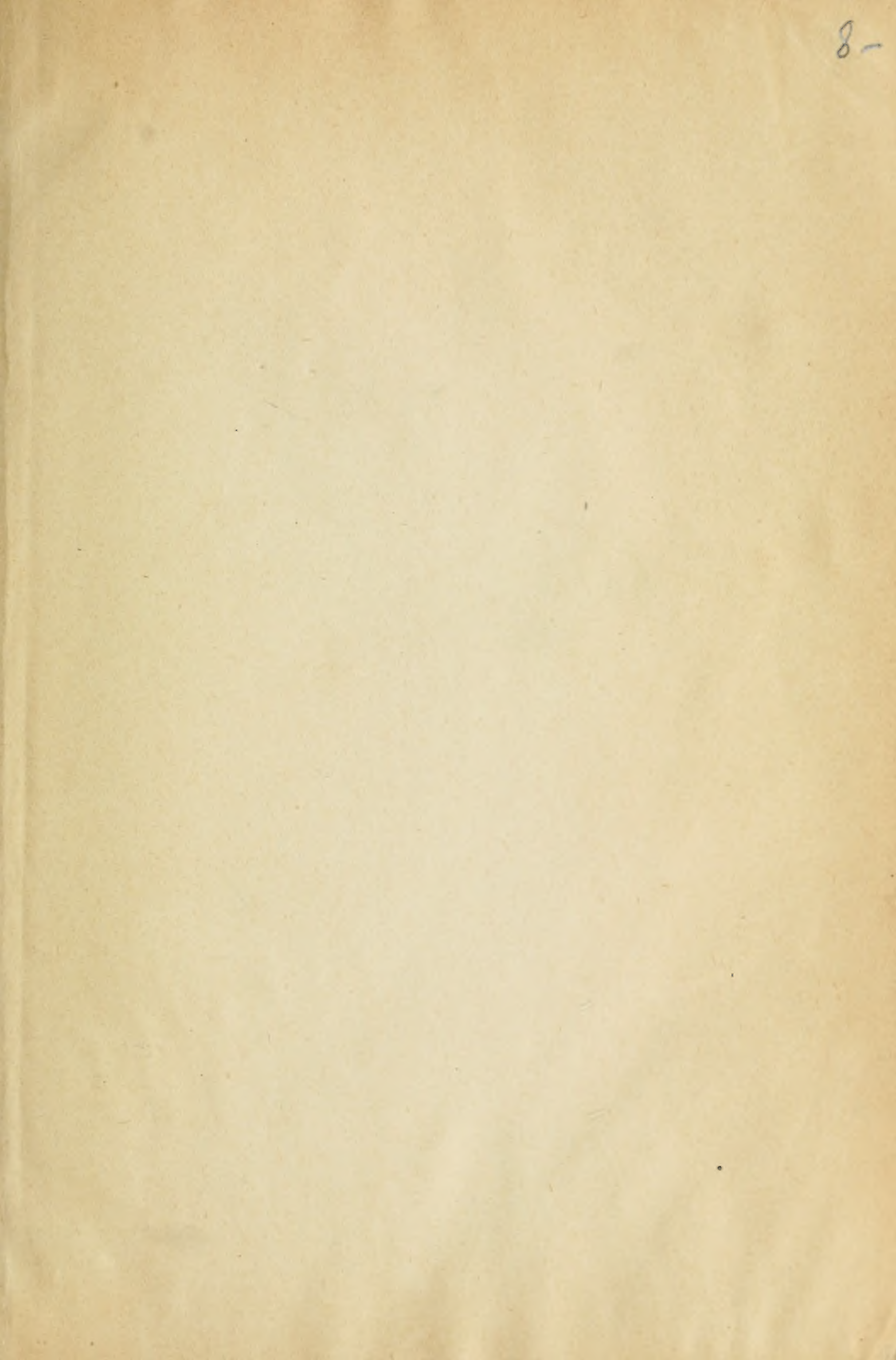





8 –

J. H. ROY.

Voix étranges.

1902.

LOWELL, MASS.
Imprimerie de L'Etoile, Lepine & Cie, 613 rue Merrimack.
1902.


JUN 19 1964
908029



J'ouis d'étranges voix.



A l'âme douce et pieuse

de sa regrettée mère

un fils affectueux dédie ce livre.





A quinze ans, j'ai rimé, d'une manière fort naïve, les impressions dont ma jeune âme était pleine.

De vingt à vingt-cinq ans, (âge des premières désillusions,) j'ai souffert très profondément sous la rigueur des choses ; de là ces accents tristes qui sont, en quelque sorte, la caractéristique de mes chants à cette époque.

Et puis, cette tendance à symboliser, à employer des mots imprécis, à leur donner parfois une signification peu usitée, vient de l'influence qu'à pu avoir sur moi la lecture de certains poètes dits "Symbolistes" dont les efforts visent à évolutionner dans sa forme artistique la poésie française.

Tout en subissant un peu l'attraction de ces artistes, je me suis pourtant efforcé de suivre les préceptes de Boileau dans la composition de mes vers, sauf quelques défections *voulues*, par ci, par là, touchant la rime et la césure, me guidant en cela sur mon oreille qui me présentait telle mesure du

vers, telle assonance, comme s'harmonisant mieux avec l'idée musicale qui doit ressortir de toute phrase poétique et semblant donner à la langue un charme tout imprévu quoiqu'un peu fantaisiste.

Tels qu'ils sont nés, je les livre, "ces petits poèmes" un peu mal venus et mal vêtus, suintant la nature sauvage, dans leurs défauts comme aussi bien dans les quelques qualités qu'ils peuvent avoir.

Traitez-les avec toute l'indulgence que vous aurez pour ces pauvres petits enfants des campagnes, aux manières gauches, aux habits démodés, mais à l'œil si pur et au cœur si franc....

J'ai dit dans ces poésies tout ce qui me venait à l'âme, simplement et sans réserve, croyant bien n'écrire que pour moi; les regardant un peu comme les oiseaux de mes volières qui n'ont peut-être de beauté et de voix que pour leur maître et que j'aime pour m'avoir toujours consolé aux heures d'ennui.

Des amis, cependant, leur trouvant quelques plumes brillantes et une voix assez harmonieuse, me conseillèrent de les lâcher à l'air libre et au grand soleil.... Hélas! je n'ignore pas que bien souvent l'amitié est sourde et aveugle....

J. H. R.



PRELUDE.

O TOI, qui, par loisir ou curiosité,
L[illegible] livre plein des faiblesses de ma vie,
Et [illegible], sans [illegible],
Et ne le juge point avec sévérité.

La vie a sa douceur et son âcreté;
Eh bien, moi, je la prends comme elle m'est servie;
De bon ou mauvais gré la colline est gravie,
De joie ou de dépit, tous les jours j'ai chanté.

Sur le rugueux chemin par où tout homme passe,
Dans les jours de soleil ou dans l'obscurité,
[illegible] étranges voix qui traversaient l'espace

Et brisaient en mon âme un très profond ennui.
Or, j'ai noté ces voix de veille et de silence....
Ai-je bien ou mal fait?—Honni, qui mal y pense.



Ière PARTIE

(L'âge naïf.)

Je suis sous l'âge des quinze ans,
Temps de l'émotion naïve,
Où l'on boit aux sources d'eau vive,
Dans les avrils éblouissants :
Où l'enfance ouvre sa blanche âme
Au reflet des bleus horizons !....
Age des pures floraisons,
Laisse à mon cœur ta chaste flamme !



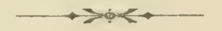
SIMPLE CONSEIL.

Jeunes gens qui marchez tête haute et très vite,
A travers les contours du vieux sentier trompeur,
Arrêtez-vous un peu, car j'ai bien grande peur
Pour vos cœurs abusés qu'un fol espoir agite.

L'Avenir? . . . c'est pour vous l'inexpugnable gîte
Ensoleillé, divin, là, sur cette hauteur.
Vous ne savez donc pas que ce rêve est menteur?
A ne point l'oublier, amis, je vous invite.

Je suis passé par là! . . . j'en ai beaucoup souffert.
J'ai laissé de mon cœur à la pointe du fer
Et j'ai meurtri mon front à la dalle brisée.

Mais, qu'importe! après tout; il faut toujours souffrir
Goûtez les bons instants que veut bien vous offrir
Le temps inexorable en sa marche pressée.



CREDO.

Un souffle de blasphème est passé sur la terre ;
L'impiété grandit comme un germe puissant ;
La vérité divine, immuable, s'altère
Sous l'infime cerveau du prétendu savant.

On se moque de tout, de Dieu de sa Loi Sainte ;
Le chétien est un sot, le prêtre un imposteur :
L'Eglise ne voit plus dans sa trop vaste enceinte
Que l'Enfance naive et les humbles de cœur.

Le mal a vicié le sang de notre veine,
La grande voix des sens est la suprême loi ;
C'est comme au temps biblique où toute chair humaine,
Perdant le droit chemin laissa mourir la foi.

Pourtant, je ne crains pas, je marche tête haute,
Quoique nous cheminions par des temps très mauvais.
Celui qui périra, périra par sa faute ;
Toujours l'étoile brille au point où je m'en vais.

Crache donc ton mépris à la face sublime
De ce Dieu trois fois Saint expirant sur la croix,
O lâche impiété ! — Creuse profond l'abime ! —
Après l'horrible nuit, luira le jour ! — je crois ! —

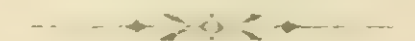
L'ESPERANCE.

Il est un point brillant à l'heure la plus sombre,
Un astre lumineux d'un éclat tout divin ;
Par lui le voyageur voit dissiper cette ombre
Qui s'étend quelquefois le long de son chemin.

Sur l'immense Océan semé d'écueils sans nombre,
Nous voguons ballottés par le flot incertain....
Qui nous éloignera du récif où tout sombre,
La nuit est si profonde et le jour est si loin ?

Une faible lumière est soudain apparue,
La voyez-vous, là-bas, dans ce coin de la nue ?
La voyez-vous grandir dans le sombre horizon ?

Courage ! âme abattue, attends ta délivrance !
Et laisse-toi guider par ce divin rayon ;
Ce Phare lumineux, enfant, c'est l'Espérance.





ELEVATION

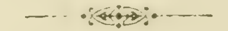
Un soir que j'étais seul assis à ma fenêtre,
A cette heure où la brune au ciel fait apparaître
Comme un blond diamant l'étoile du bon Dieu,
Je suivais, l'œil rêveur, la craintive hirondelle
Qui vers la vieille tour fuyait à tire-d'aile,
Egrenant ses notes d'adieu.

Sur le flot ondulant que la brise promène,
Au milieu des parfums que son souffle ramène,
Une nef, près du bord, lentement se berçait,
Et les feux de la nuit doraient ses blanches voiles ;
Dans le cristal de l'eau se miraient les étoiles ;
Un luth inspiré modulait.

Tout chantait dans les cieux, tout chantait sur la terre :
Comme un hymne céleste, ou d'ardente prière,
Mille voix d'ici-bas s'élevaient dans les airs,
Pour se mêler aux voix descendant de la nue ;
Jamais pareil tableau n'avait frappé ma vue,
J'ignorais semblables concerts

Admirant, éperdu, cette grande nature,
Prêtant, sans bruit l'oreille à son divin murmure,
Mon cœur était ému, je ne savais pourquoi.
Insensé ! j'ignorais ce langage sublime,
Mon infime raison, y trouvait un abîme,
Abîme d'amour et de Foi.

Dans un pieux élan, l'âme parfois s'élève.
Je compris que le flot expirant sur la grève,
Que l'Echo de la brise et l'Etoile de feu,
Que le silence enfin où toute voix expire,
A leur frère étonné ne cessaient de redire :
Bénissons Dieu ! Bénissions Dieu !



LA SŒUR DE CHARITE.

Jeune fille si pâle, ô sœur de charité !
Sous tes voiles de deuil, tu me paraîs heureuse,
Tu marches souriante en ta nuit ténébreuse,
Ta souffrance est subie avec placidité.

Au chevet du malade avec aménité,
Tu verses l'aconit à la lèvre fièvreuse ;
Sur le champ des combats, ô colombe peureuse,
On te trouve pansant, avec sérénité,

La blessure béante ouvrant la chair livide . . .
Oui, tu vois ces horreurs et tu ne frémis pas !
Ange consolateur des lugubres trépas

A l'humaine douleur ouvre ton cœur avide
Relève le déchu, réchauffe le petit,
Amour, Espoir et Foi, de celui qui pâtit.





PENSÉES DAUTOMNE.

D'OU vient ce deuil dans la nature?
L'oiseau s'enfuit dans le lointain;
Déjà les prés sont sans verdure,
Les feuilles jonchent le chemin.

Voyez-vous ce sombre nuage
Glissant lentement dans les cieux?
Entendez-vous sur le rivage,
Ce bruit confus, mystérieux?

La mort s'avance et tout s'efface,
Tout chemine vers le trépas;
La mort est là, la mort menace,
Et l'homme seul n'y songe pas.

Loin de lui la sombre pensée!
A lui le rêve le plus beau!
Et l'homme, en sa joie insensée,
Se réjouit près d'un tombeau.

L'un dit : que craindrai-je à mon âge,
Peut-on mourir en ses vingt ans ?
— Vois, enfant, ce jaune feuillage,
Si frais et si vert, au printemps,

Aujourd'hui, longeant ta demeure,
Il s'est flétri sous les autans . . . .
La vie, hélas! n'est que d'une heure,
L'Automne est si près du printemps . . .

Vieillard! au terme du voyage,
L'Automne te dit : crains la mort!
Ce temps de deuil, ce temps d'orage
Vient peut-être fixer ton sort.

Et c'est en vain. Trompeur mirage!
Toujours il voit un long chemin :
Mais le soleil sous le nuage
Ne luira plus pour lui demain.

La mort s'avance et tout s'efface,
Tout chemine vers le trépas :
La mort est là, la mort menace,
Et l'homme, seul, n'y songe pas.

II

Pâle saison des feuilles mortes,
Des longs échos dans le lointain,
Et des sanglots du vent aux portes!
Pâle saison! qui nous apportes
Les larmes du brumeux matin!

O temps de pleurs et de tristesse,
Temps de soupirs et de détresse,
Non, non, tu n'es pas sans douceur!
Moi, j'aime ton soleil sans flamme,
Tes voix vont si bien à mon âme
Ton deuil va si bien à mon cœur

Mais si j'aime surtout l'automne,
C'est qu'il nous parle de nos morts.
Quand le vent froid passe et frissonne
Chassant la feuille qu'il moissonne,
Certes, je crois entendre alors,
Sous les rameaux tordus et sombres
Où glissent de plaintives ombres,
Comme un long et vague soupir . . . .
Et j'offre au ciel une prière
Près du tombeau que je vénère,
Chère tombe du souvenir!

Ah! oui, c'est là près de la tombe,
Quand l'automne courbe les fleurs,
Quand du tilleul la feuille tombe,
Que j'aime à voir couler mes pleurs.

Et là, chère enfant solitaire,
Mon âme s'épanche pour toi.
Pauvre exilé sur cette terre,
Je rêve au beau ciel que j'espère
L'Amour, l'Espérance et la Foi
Font le sujet de ma prière.



EN TETE D'UN ALBUM.

"L'ennui trop tôt, hélas! endort le souvenir!"
Un poète l'a dit, je crois en cet adage.
Et pour les retrouver au lointain avenir
Là, j'inscris vos pensers, amis de mon jeune âge.

A toi, bien cher album, leur âme va s'unir;
Sois le gardien discret de leur si doux langage,
Sois l'écho de la voix et l'écho du soupir
Des jours qui vont mourir conserve-nous l'image.

Plus d'un ami, que j'aime, en un moment béni,
Viendra semer sa vie en ces pages muettes.
Lui, chantera l'espoir d'un bonheur infini;

Toi, l'éternel oubli des jours que tu regrettes;
Un autre plus pensif, un autre moins discret,
Y redira, peut-être, un amour qu'il rêvait.

SUR LE LAC ST. LOUIS.

Un soir, sur les flots bleus que balançait à peine
L'aile d'un vent léger s'abattant toute pleine
D'un parfum aussi doux qu'un parfum d'encensoir,
J'étais seul, recueilli tout entier en mon âme,
Contemplant, écoutant ce que l'étoile en flamme
Redit à ce grand lac dormant au fond du soir.

Et je croyais saisir ce mystique langage :
L'Etoile scintillant dans le ciel sans nuage,
L'Etoile qui balance au front [illegible] d'or,
Chantait avec amour à l'onde rutilante :
"Du ciel d'azur ton flot est l'image brillante
Quand sous l'aile des nuits, tout se tait et tout dort."



INSTRUCTIONS DE LA TOMBE.

"Le pied sur une tombe on tient moins à la terre ;"
L'illusion le cède à la réalité,
L'âme aspire bien plus au beau ciel qu'elle espère ;
Elle aspire au repos long d'une éternité.

Oui, les larmes aux yeux, dans le cœur la prière,
L'homme, près d'une tombe, apprend la vérité.
Oui, c'est là qu'il comprend que sa tige éphémère
A besoin du reflet de la divinité

Pour ne point se flétrir au matin de la vie.
Alors, avec espoir, regardant l'avenir,
Le passé n'est pour lui qu'un triste souvenir . . .

Il rêve doucement et son âme ravie
En un hymne d'amour s'élève jusqu'aux cieux,
Près du trône où l'attend le repos glorieux.





MEDITATIONS.

PREMIERE.

A L'AURORE du jour, quand le soleil se lève,
Quand la vague sans bruit vient mourir sur la grève
Que l'oiseau du bon Dieu fredonne son refrain,
Le voyageur lassé s'attarde en son chemin
Pour goûter ce concert dont la douce harmonie
Caresse mollement son oreille ravie . . .
Hélas! je m'en souviens, que de fois, au beau temps
De ma chère jeunesse, ai-je entendu ces chants!
O jours tant regrettés! beaux jours de mon jeune âge
Passé plein de douceur, ô séduisante image!
Apparais! Viens encor bercer mon avenir;
Dissipe mes ennuis par ton cher souvenir.

Ainsi passe le temps dans une sainte extase ;
Au sein du vrai bonheur l'ennui vite s'efface ;
De douces émotions y nourrissent le cœur . . .
L'âme monte, ravie, au sein de la splendeur.
O poète ! dis moi, que vois tu dans tes rêves ?
Où donc aspires-tu quand soudain tu t'élèves
Au-delà des soleils qui brillent dans l'azur ?
Quelle main vient placer sur ton front calme et pur
Un lumineux rayon ? Oh ! dis moi quelle ivresse
Inonde alors ton cœur ? d'où vient cette allégresse ?
Ah ! c'est que tu peux lire en l'infini du Beau :
C'est que, dans tes pensers, tu t'élèves plus haut
Que les autres mortels ; près du séjour des anges,
Où ta voix à leur voix va mêler ses louanges
Et chanter le Seigneur, le Seigneur, notre Roi.
Voyant ton œil en flamme, alors je sais pourquoi
La noble Léonore aima le pauvre Tasse . . .
Le poète est si beau dans sa sublime extase !
Poète ! heureux enfant, si tu sens ton bonheur,
Célèbre dans tes chants notre Dieu créateur :
D'une main frémissante, en accordant ta lyre,
Elève tes accents, laisse en un saint délire
Tes pensers s'envoler tout près de l'Eternel . . . .
Que les anges ravis te découvrent le ciel !

Ainsi je chanterai. — Je veux, je dois redire
Un hymne de louange au Dieu qui me l'inspire . . .
Chanter Dieu ! . . . quel sujet ! quand j'élève les yeux
Au delà de l'étoile et par de là les cieux.
Quand mon âme s'émeut au spectacle sublime
De l'univers [illegible] par [illegible],
Tombant à deux genoux devant ce que je vois,
Je sens soudain faiblir les accents de ma voix.
Mais Dieu n'exige pas de l'homme [illegible]
Un chant digne de lui. — Tout [illegible].
Et l'être raisonnable [illegible].
Chanter [illegible] mon âme, [illegible]

HYMNE.

Ils n'étaient pas encor ces mondes innombrables
Qui traversent l'espace [illegible],
Traçant dans l'infini leur orbe régulier. . . .
Ils n'étaient pas encor le mont au front altier
Qui s'élève des bords de l'insondable abîme,
Et le vaste Océan, de son écho sublime
N'éveillait pas encor le silence profond
De l'immense forêt et du désert sans fond.
Que déjà l'Éternel, cet astre sans aurore,
Projetait dans la nuit les feux qu'il fait éclore ;
Et ces vastes forêts et ces vastes déserts,
L'immensité des monts, la profondeur des mers,

La majesté des cieux qui racontent sa gloire,
Tout l'univers enfin publiant sa mémoire,
Ne sont que les rayons de ce soleil divin,
Que les faibles jouets de sa féconde main!

Qui redira, grand Dieu! tes perfections saintes?
Qui donc a pénétré dans les vastes enceintes
Où resplendit ta gloire et brillent tes vertus ?
Au matin, l'homme naît et le soir il n'est plus!
Quoiqu'il reçût la vie au jet de ta lumière,
Son corps n'est cependant qu'un amas de matière
Qui tend à se détruire et borne la raison.
L'espace à son regard n'offre point d'horizon:
Plus vite que l'éclair, sa rapide pensée
Contemple hors du temps toute chose passée
Et le sombre avenir que l'on ne connait pas,
Tel que l'astre des nuits qui dirige nos pas,
Aux yeux du Tout Puissant brille comme une flamme,
Comme en un livre ouvert, il peut lire en mon âme;
Tout l'Univers repose à l'ombre de sa main;
Vous êtes tout Seigneur! et l'homme, lui, n'est rien!

SECONDE.

Esprit tombé du ciel dans un vase fragile
Qu'un souffle peut briser comme on brise l'argile,
L'homme vit peu de jours, et ses jours sont mauvais.
Doutant de l'avenir, enclin à la souffrance,
Le bonheur qu'il poursuit, l'atteindra-t-il jamais?....
Et son espoir à lui, ce n'est pas l'Espérance;
L'Espérance est sacrée, elle est fille du ciel.
Être insensé, pourquoi poursuivre une chimère
Que l'on ne trouve pas dans ce monde réel?
Dis-moi, ne vois-tu rien au-delà de la terre
Lorsque ton œil se lève et regarde les cieux?....
Eh! qu'espères-tu donc de ce bien qui chancelle?
Ton cœur doit rechercher un bien plus précieux,
Ton cœur est fait pour Dieu, "*ton âme est immortelle.*"

L'aigle ne traîne pas, comme l'oiseau des nuits,
Sur les marais fangeux une aile languissante;
Intrépide toujours, de son aile puissante
Il monte triomphant au haut des airs. Et puis,
Avec un cri sublime, à travers un nuage,
Il s'élance, et se perd au regard des humains.
De là, majestueux, il voit au loin l'orage
Hurlant avec fracas dans les sombres ravins.

Sa rage ne peut rien contre cet intrépide.
Qu'elle éclate terrible et lance le trépas,
Il est calme toujours, et la foudre rapide,
Après avoir brillé, vient mourir sous ses pas.

Ainsi, Chrétien, cet aigle est ton parfait modèle;
A suivre son essor tu dois être fidèle.
Si ton front est paré d'un reflet tout divin,
Si Dieu créa ton âme à sa parfaite image,
Enfin s'il a voulu que ton regard serein
Réfléchisse l'azur d'un beau ciel sans nuage,
Homme, tu ne dois point, gémissant dans ton cœur,
Poursuivre en ton chemin un semblant de bonheur.
Tu ne dois pas, pensif, te traîner sur la route,
Laissant à chaque épine un lambeau palpitant;
Non, non, tu ne dois pas vers la céleste voute
Elever un regard qui décèle le doute,
Jeter l'éclaboussure à l'être Tout-Puissant
Et souiller sur ton front son image éternelle.
C'est une loi très-sainte, une suprême loi,
Homme, je le répète, ô Chrétien souviens-toi!
Ton cœur est fait pour Dieu, "*ton âme est immortelle.*"

Lève-toi, de la fange où, pâle, tu languis;
Lève-toi, Dieu le veut! Ta profonde misère,
Tes déchirants remords et tes sombres ennuis
L'ont ému sur ton sort car il est notre père.

Comme à l'aigle, il a mis dans tes yeux des éclairs,
Dans ton sein bouillonnant l'ardeur et le courage;
Lève-toi, lève toi! j'entends du fond des airs
Une voix dont l'éclat comme un grand bruit d'orage
Vient porter l'épouvante en l'âme des lutteurs.
En haut les cœurs! Montez, montez pauvres rêveurs!
Ne gênez point l'essor de vos ailes rapides,
Et du monde fuyez les perfides appas.
Montez! portez à Dieu des âmes intrépides,
Montez, montez Chrétiens! car Dieu ne descend pas.

Non, Dieu ne descend pas! S'il est vrai que sa grâce,
Ce grand bienfait du Christ, s'épand du haut des cieux
Sur l'âme du pêcheur, lui dessille les yeux
Et comme une onde pure y lave enfin la trace
Que le mal a laissé en passant sur son cœur;
Il est certain aussi que le Dieu Créateur,
Parfait dans son essence, est un être immuable;
Ce qu'il était hier, demain il le sera.
S'il se penche parfois vers l'homme misérable,
S'il se penche et lui dit: "Courage, me voilà,"
Il ne s'incline point dans sa sublime essence,
Il ne fait que semer, en un cœur, l'Espérance;
S'il relève et console il n'en est pas moins grand,
C'est l'homme qui s'élève et non Dieu qui descend.

Et tel qu'il est, Chrétien, il est ta fin suprême.
La fin, l'unique fin que tu dois rechercher,
Et ce serait l'effet d'une folie extrême
De croire qu'ici-bas tu peux la rencontrer.



VANITAS VANITATUM.

Ce monde, chère sœur, n'est qu'une fausse image;
Tout y brille à nos yeux, mais cet éclat est vain.
Le bonheur qu'il promet poursuivi d'âge en âge,
Fait bien des malheureux et n'est jamais atteint.

Ma barque lentement longe une verte plage,
Où sourit au soleil la rose de carmin;
Sur ma tête, le ciel est pur et sans nuage,
Mais le tout n'est qu'un rêve et disparaît soudain.

La rose a son épine et le ciel ses tempêtes.
L'horizon s'assombrit, la foudre sur nos têtes
Eclate avec fracas en déchirant les airs.

Adieu, rêve d'un jour! adieu paix si profonde!....
Nous allons, ballottés au gré des flots amers....
Non, non! le vrai bonheur ne peut être en ce monde.





DANS LA NUIT SOMBRE.

Lorsque la nuit profonde étend au loin son voile,
Où ne scintille pas la plus petite étoile,
Perle du firmament;
Lorsque dans l'arbre nu perdu dans les ténèbres,
Les vents jettent l'écho de leurs plaintes funèbres,
Qui se perd et renaît de moment en moment;

Lorsque l'onde en révolte amène frémissante
La vague montueuse à la crête écumante
S'élevant, s'abaissant, remontant jusqu'aux cieux,
Battant avec effort le rocher solitaire;
Lorsque d'étranges bruits enveloppent la terre
Et troublent son repos calme, silencieux;

Et lorsque toute voix semble une voix de tombe,
Une plainte, un sanglot; quand la feuille qui tombe
Morte sur le chemin
Semble un froissement d'os, un squelette qui passe,
Une âme qui gémit en traversant l'espace
Priant ainsi qu'un pauvre allant tendant la main,

Moi, j'aime à cheminer, seul, sans but, en silence,
Errant dans cette nuit que voile un deuil immense
Comme l'immense deuil qui suit la mort d'un roi.
Et tout ce qu'ont d'horreur ces profondes ténèbres,
Ces longs gémissements, ces pleurs, sanglots funèbres,
Vole, m'effleure, passe.... et je suis sans effroi.

Ce qui vient du dehors, bruit, ne dure guère.
Déjà, je ne sais plus ce qui m'émut naguère
Et me fit soupirer.
Mais les larmes de l'âme hélas! sont plus durables;
Une ombre sur le cœur nous rend si misérables
Que souvent la mort vient et nous prend à pleurer.

Et toi, profonde nuit, une aurore t'efface,
Car l'aube dans le ciel couvre jusqu'à la trace
Des ombres qui flottaient comme un grand voile noir
Et cachaient au rêveur l'étoile de la nue.
Le jour lève le voile, alors à notre vue
Le soleil apparaît comme un grand ostensoir.



LA PEUR.

Je marche en un chemin tortueux et trompeur,
Où des spectres tout blancs, dans les sentiers de l'ombre,
Me lorgnent, provoqueurs d'une prunelle sombre,
Où l'horreur de la nuit me glace de stupeur.

L'imagination ajoutant à la peur,
J'entends des bruits de râle au fond de noirs décombres;
Je vois partout du sang dans ces sinistres ombres,
Et des morts dont la lune éclaire la torpeur.....

Mais enfin, tout là-bas, paraît la blonde étoile,
Sous les grands arceaux noirs du profond firmament,
Et la pure lumière y dissipe le voile;

L'horreur s'évanouit, la route se dévoile
Et tout rayonne en moi jusqu'au ravissement.
Je te bénis bonne étoile du firmament!



LE TERME.

(Lied.)

Ame, douce âme, d'où viens-tu?

Sous la grande nue étoilée,
Libre je m'étais envolée,
Sur les ailes de la Vertu.
Et j'en reviens plus esseulée.

Ame, pauvre âme, d'où viens-tu?

Je reviens, à grande volée,
De cette plage désolée,
Où maint courage est abattu:
J'en reviens toute dépouillée.

Ame, ô blanche âme, où t'en vas-tu?

Vers la région reculée,
Plus loin que la nue étoilée
Où l'ange est de rayons vêtu,
Où l'âme, enfin, est consolée.



PREMIERE ROBE BLANCHE.

Enfant, garde-la bien la robe d'innocence
Que tu reçus un jour du ministre de Dieu ;
Enfant, garde-le bien ce gage d'espérance,
Image de ton âme au sortir du Saint Lieu.

Considérant, hélas! ta jeune expérience.
Pour sa grande blancheur je tremble bien un peu,
Dis-moi, que feras-tu, faible et sans défiance,
Pour ne la point souiller dans la fange du jeu?

Un ange, don du ciel, est commis à ta garde,
Crois-moi, petit enfant, sans cesse il te regarde,
Oh! ne l'attriste pas par un acte mauvais.

Si, porté vers le mal ton cœur parfois chancelle,
Mon enfant, souviens-toi qu'au ciel, et pour jamais
Ton front pur doit porter le lys et l'immortelle.





VAIN TRIOMPHE DES GRANDS.

Essai lyrique

J'AI vu des opulents la superbe demeure ;
Leurs chants, même la nuit, résonnent à toute heure,
—Vain bruit d'un peuple vain.—
Et j'ai vu le tyran exalté sur un trône :
Sur son front orgueilleux brillait une couronne,
Un sceptre ornait sa main :
Cet être sans vertu, multipliait ses crimes ;
A ses pieds se courbaient de tremblantes victimes.
Que sera-t-il demain?

Oh! tremblez potentats, oppresseurs de la terre!
Le trône où vous jugez n'est qu'un trône éphémère
Qu'un souffle peut briser.
Oui, tremblez! Dieu se lève, et sa main foudroyante
Sur vos fronts exaltés se penche menaçante,
Il va les abaisser.....
C'en est fait, le voilà! Tel un aigle rapide,
Il regarde, il s'élance et son bras intrépide
Vient de les effacer!

Ils ne sont plus... Tout passe. Et la tombe béante,
Dans son sein rétréci reçoit l'ombre géante
De ces prétendus grands.
Tout passe. Et leur renom d'immortelle mémoire
Sera peut-être inscrit au fronton de l'histoire
En traits éblouissants;
Mais ta victime est là, tyran, âme de pierre,
Témoignant contre toi, redisant à la terre
Tes crimes révoltants.

Le Seigneur pèse tout. Rien n'échappe à sa vue!
L'innocence à ses yeux n'est jamais confondue,
Mais il lui tend les bras.
N'en doutez pas, tyrans, s'il doit châtier le crime
Dieu juste, il doit aussi couronner la victime,
Tyrans, n'en doutez pas.



LA BARQUE DE PIERRE.

AH! vogue sans frémir sur l'océan des âges,
Tant vieille barque où prie, en regardant les cieux,
Un grand et beau vieillard, calme, silencieux,
Allant sans s'émouvoir, bercé par les orages.

Garde bien, cher esquif, ton dépôt précieux,
Sur ces profondes mers fertiles en naufrages,
Qui voilent leurs récifs sous de trompeurs mirages,
Soulèvent jusqu'au ciel, leurs flots audacieux.

Que t'importe le flot heurtant ton flanc fragile,
Se ruant furieux jusqu'au pied de ton mât,
Va toujours, frêle esquif! poursuis ta course agile,

Sous la zône brûlante et sous le froid climat,
Au sein de l'ouragan et des nuits sans étoiles....
Vers l'éternel repos, Jésus guide tes voiles.





LES TROIS VERTUS.

LA FOI.

O FLAMBEAU lumineux! que ta divine flamme
Toujours brille à mes yeux, illumine mon âme,
Sois l'astre de mes jours.
Si l'erreur m'inspirait de trompeuses maximes,
Oh! révèle à mon cœur tes vérités sublimes.
Guide mes pas toujours.

L'ESPÉRANCE.

Que toujours l'Espérance au milieu de l'orage
Soutienne mon ardeur, ranime mon courage,
Dissipe tout chagrin....
Si, jeune voyageur, je faisais fausse route,
Que ton astre brillant, dans la céleste voute,
Me montre le chemin.

LA CHARITÉ.

Il est une vertu bien plus aimable encore;
Elle est comme un soleil brillant à son aurore,
Son nom est : Charité.
C'est le baume du cœur : puis elle inspire aux anges
Leurs plus joyeux refrains, leurs sublimes louanges
A la Divinité.



RESIGNATION.

Lorsque j'aurai longtemps marché dans le chemin
Où me jeta, pleurant, la décevante vie ;
Lorsque l'âpre colline, enfin sera gravie,
Suprême vision ! me tendras-tu la main?

Le sceau que la nature a mis au cœur humain
N'est certainement pas une banale envie.
Luttons ! car l'œuvre est bonne, et l'âme est assouvie
A l'instant où finit le jour sans lendemain.

Je veux bien, résigné, sous la main qui me guide,
Creuser, silencieux, la bonne terre humide
Pour y semer un germe impérissable et fort.

Baigné de mes sueurs, en des sphères plus calmes,
Il grandira, peut-être, au-delà de la mort,
En donnant de bons fruits et d'odorantes palmes.





LA PRIERE DE L'ENFANT.

(Imité de V. Hugo.)

Vois, mon enfant, aux cieux, déjà l'étoile brille ;
Sur la paisible plage et sur l'onde tranquille,
Descendent lentement les ombres de la nuit ;
Un silence profond enveloppe la terre.
C'est l'heure du repos, l'heure de la prière :
Point de voix dans les airs, dans les champs point de bruit

Avant que le sommeil ait fermé ta paupière,
Mon enfant, viens prier aux genoux de ta mère :
Viens redire au Seigneur l'hymne de ton amour.
Dieu sourit à l'enfant qui chante ses louanges,
Car l'enfant sait chanter comme chantent les anges,
Ou les oiseaux du ciel à l'aube d'un beau jour.

Ouvre ton jeune cœur si naïf et si tendre,
Demande à l'Eternel qui daignera t'entendre
D'accorder à ton père un peu de ses faveurs :
Qu'il l'ait incessamment sous sa puissante égide ;
Qu'il lui fasse un cœur fort pour la lutte intrépide ;
Qu'il relève son front si beau sous les sueurs.

Demande, enfant, beaucoup en t'oubliant toi-même;
Tu sais, Dieu l'a promis, c'est une loi suprême,
A l'enfant généreux il donne à pleine main.
Demande-lui qu'il daigne, en sa bonté de père,
Abaisser un regard sur sa grande misère
Et semer quelques fleurs le long de son chemin.

Puis, ce sera mon tour, ô blanche petite âme,
Fais-là bien grande aussi, la part que je réclame;
Donne, donne beaucoup, car j'ai si grand besoin.....
Et ne demande pas si là-haut Dieu t'écoute;
Ce qu'enseigne la Foi n'est point objet du doute
Et pour voler à Dieu l'amour n'a qu'un chemin

***

Prie encor pour ceux qui cheminent
Si lentement, au soir du jour,
A l'heure où les ombres s'inclinent
En voilant leur dernier séjour.
Enfant, enfant! songe à leur âme
Qui légère comme une flamme
S'envolera soudain aux cieux;
Pour connaître enfin la sentence
Qui doit fixer leur espérance,
Enfant, il faut prier pour eux.

Et va tremblante au cimetière,
Sous le tilleul au bois pleurant,
Va, là, répandre ta prière
Sur le jaune gazon mourant.
L'herbe renaît sous la rosée :
Sous la vieille pierre brisée,
Oh ! tu sentiras tressaillir
Les membres froids, les âmes mortes,
Aux rayons que tu leur apportes,
Que ta prière fait jaillir.

Et maintenant pour tout le monde!
Pour les petits, pour les puissants,
Pour celui que la joie inonde
De mille rayons bienfaisants,
Comme pour celui dont la vie
N'est qu'une misère infinie,
N'est que regrets, vœux superflus,
Et qui toujours poursuit une ombre
Et s'en vont grossissant le nombre
Des malheureux qui ne sont plus.

O prie, afin que Dieu leur ouvre
Les portes de son ciel si beau,
Pour que la terre qui les couvre
Ne pèse point sur leur tombeau.
Que sont-ils hors de cette vie,
Dignes de regret ou d'envie?....

Que reste-t-il sous le linceuil?....
Sais-tu les secrets de la tombe?
J'ignore où va l'homme qui tombe
Et que l'on couche en un cercueil.

***

Ma fille, à tous ceux qui réclament,
Donne l'aumône de tes pleurs
Comme Dieu la rosée aux fleurs,
Afin que les anges t'acclament
Et t'accueillent comme une sœur.
La prière, c'est ton partage,
C'est ta puissance auprès de Dieu,
Le privilège de ton âge,
C'est l'éclair zébrant le nuage,
Le point brillant dans le ciel bleu.

Non, ce trésor que tu possèdes
N'est pas uniquement pour toi,
A toute âme vide de foi,
A tous ces cœurs remplis d'effroi
Ne faut-il pas que tu te cèdes?
Donne au besoin le plus urgent,
Verse le baume à la blessure,
Verse l'aumône à l'indigent
Et l'onde pure à la souillure.

A ceux qui tombent tends la main,
Pour le repos clos la paupière,
Epands des fleurs sur le chemin,
Oh! donne à tous ta prière.

***

Prière de l'enfant,
Doux parfum de son âme
Dans l'encensoir d'argent.
O précieux cinname,
Fais monter jusqu'à Dieu
Ta fumée odorante!
Prière qui enchante,
Voix digne du Saint Lieu!
Effluve très suave
Qui se répand sur nous;
Main qui brise l'entrave
De l'esclave à genoux;
Lis, trésor de la vierge
Que sa candeur défend;
Flamme ardente du cierge,
Prière de l'enfant!
Chère âme, quand tu pries,
L'ange silencieux
S'incline dans les cieux.
Célestes harmonies,
Suaves symphonies,

Accord des harpes d'or,
Doux accents de la lyre,
Tout pâlit, tout s'endort,
Devant toi tout expire !



Oh ! mon enfant, garde un si grand trésor.
Garde-le bien ! car il est bien fragile.
Un souffle impur en effleurant cet or
Le briserait comme on brise l'argile.
La neige est blanche et pur, ainsi qu'un lis,
Quand dans les airs, légère elle voltige ;
La fleur aussi se dressant sur sa tige
Est sans souillure et plaît aux yeux ravis ;
Mais si tombant sous l'haleine qui tue,
La neige roule au bourbier du chemin :
Si sous la faulx la fleur est abattue,
Adieu blancheur, adieu si doux parfum !

De même, enfant, ton âme si limpide,
Que réfléchit ton regard ingénu,
Ame sans tache, onde que rien ne ride,
Craignant le mal que tu n'as point connu,
Se flétrirait en touchant à la fange
Que le péché dépose au fond du cœur.
Oui, l'ennemi de ta vertu vainqueur
Ferait démon celle qui fut un ange·

Tu resterais seul avec ton remord ;
Et ta prière, autrefois si puissante.
Venant s'éteindre au souffle de la mort,
Ne serait plus qu'une voix languissante.

Garde, chère âme, oh ! garde ta blancheur ;
Laisse à tes yeux cette céleste flamme,
Laisse à ton front sa sublime candeur;
Garde ce don que ton âge réclame
Et qui te vaut le sourire de Dieu.
Ne sais-tu pas qu'aux cieux que rien ne voile,
Il faut l'azur ou scintille l'étoile ;
Qu'il faut l'éclat aux parvis du Saint Lieu,
Qu'il faut au lac l'aile blanche du cygne,
Au doux printemps le calme d'un beau jour;
Et des appuis aux pampres de la vigne,
Qu'il faut au cœur la prière et l'amour.

***

Ma fille, la nuit est venue
Couvrant tout de son voile noir;
La blonde étoile de la nue
Veillera seule au fond du soir.
Tout dort. Les enfants tête nue,
Offrent au baiser leur lèvre ingénue.

C'est l'heure où tous s'en vont dormir.
Et les rêves en essaims roses,
Voltigeront pour t'assoupir
Et chasser les soucis moroses,
Qui, déjà viennent assombrir
Ton petit front prêt à s'épanouir.



LE RETOUR.

Je me prends à penser, aux lugubres instants,
Qu'en marchant dans la vie, en poursuivant sa tâche,
Tout homme porte au cœur une puissante attache
Que ne saurait briser la distance ou le temps.

Honneurs, gloire, fortune et succès éclatants,
Voilà le rêve fou qui de toi nous détache,
O foyer de l'enfance, ô rayon du printemps!
Mais le cœur se souvient, les pleurs lavent la tache.

Quand sonnera pour moi l'heure du grand sommeil,
J'irai, las de ma course, au bon vieux coin de terre
D'où je partis un jour dans un rêve vermeil.

Désabusé, j'irai, mon clocher solitaire,
Qui te dresses, brillant sous le ciel le plus beau,
Sommeiller à ton ombre au fond de mon tombeau.



CHARITE.

En voyant ton front candide
S'incliner dans le Saint Lieu,
Lorsque ton âme limpide
S'épanche devant son Dieu ;

En voyant ta main si frêle
S'abaisser vers l'indigent,
Le soutenir quand il chancelle,
Le relever s'il est gisant ;

Et souffrant de sa souffrance,
Lorsque j'entendis ta voix
Porter la paix, l'espérance,
Dans ce cœur rempli d'effrois.

J'ai compris qu'à ton âme
Mon âme devrait s'unir :
Comme la blessure au cinname,
Comme à l'amour le souvenir.



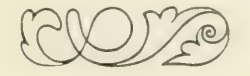
UNE AUBE NOUVELLE.

BEAUX jours d'avril aux ciels si bleus,
Où s'en vont vos soleils splendides?
Vont-ils vers d'étranges Florides
Belles d'un décor fabuleux ? . . . .

Recevez, soleils, mes adieux.
C'en est fait de mes jours candides;
Et mes jeunes lèvres avides,
Sentent déjà mourir leurs feux.

Je m'embarque pour d'autres rives
Qui m'apparurent un matin
Là bas à l'horizon lointain,

Roses, dans les lumières vives . . . .
C'est un mirage mensonger
Tentant de loin le naufragé.



IIème PARTIE

(L'âge pensif.)



La frêle fleur d'avril est morte,
Avec elle mon cœur naïf,
Et j'ai pleuré de telle sorte
Le cœur mort avec la fleur morte,
Que j'en suis resté pensif.



TRISTESSE.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine.
P. VERLAINE.

J'ai bien des fois pleuré, le front dans mes deux mains,
Tout courbé sous le poids d'une peine inconnue ;
J'ai bien des fois gémi, tant mon âme était nue
De tout ce qui fait croire au bonheur des humains.

Car moi, je vais toujours par de sombres chemins,
N'osant point regarder l'étoile de la nue . . . .
L'étoile, c'est la joie, et la joie est venue
Pour s'enfuir comme un rêve, un jour sans lendemains.

Et depuis, obsédé de visions moroses,
Allant traînant partout mon immense douleur,
Je doute du bonheur passant comme les roses.

Je serais mécréant, maudirais mon malheur,
Si je n'avais au cœur, cette grande espérance :
Que Dieu nous rendra tout au prix de la souffrance.



CHOSES VECUES.

J'ÉTAIS las de lutter, j'étais las de souffrir ;
Sur le banc, près de moi, tu vins t'asseoir, rieuse
O toi la Sainte, toi la charmante diseuse
De mots consolateurs. Et là, j'ai cru t'offrir
La plus large part de mon âme soucieuse.

Déjà, j'avais connu de douloureux éveils ;
Mon front avait pâli sous la rigueur des choses,
Et toi, dans mes cheveux tu passas tes mains roses,
Et les tièdes rayons de bienfaisants soleils
Chassèrent de mon ciel les nuages moroses.

Ta voix est le murmure exquis du vent du soir ;
J'ai vu l'azur des cieux dans tes regards de femme ;
Rien n'égale pour moi la blancheur de ton âme . . . .
Sur le vieux banc moussu reviendrais-tu t'asseoir,
Si je saignais encor sous la morsure infâme ?



RENOUVEAU.

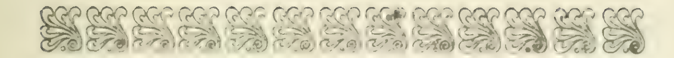
Vois; un pas de satin vient d'effleurer la mousse,
Le frisson d'une robe a bruit près de nous . . . .
Allons plus loin, enfant! prier à deux genoux,
Ce bruissement distrait la prière et l'émousse.

C'est tout de même étrange et de même nouveau,
Comme ces pas de femme ont d'écho dans nos âmes
Et provoquent l'éveil d'inquiétants dictames . . . .
(O temps d'éclosion! saison du Renouveau!)

La prière est fadie à ma lèvre ingénue,
Je suis distraitement les astres de la nue
Qui, sur notre candeur, jamais plus ne luiront.

Je sens sourdre, du fond de mes jeunes années,
Le remords obscesseur des âmes consternées,
Inflexible creuseur des rides sur le front.





FIN D'AVRIL.

C'est de nouveau le bon Printemps
Nous revenant avec ses sèves,
Qui redonnent aux cœurs, aux rêves,
L'ardente flamme des vingt ans.

La sève qui monte et pétille
Aux yeux des femmes et des fleurs,
Et qui met de chaudes couleurs
Sur tout ce qui luit et scintille.

L'oiseau gazouille et s'éjouit,
L'insecte bruit et s'envole,
L'abeille vole à la corolle
Qui dans les champs s'épanouit.

Et c'est la joie, et c'est la vie !
O ma vieille âme, souviens-toi
De ce jadis au doux émoi
Où le printemps te convie.

Non! tout cela! . . . . c'est bien fini! . . .
Pleure, ô mon âme! puis oublie
Ce passé de mélancolie . . . .
Rien, ici-bas, n'est rajeuni!

Ce n'est plus pour moi le printemps
Nous revenant avec ses sèves
Et redonnant au cœur, aux rêves,
L'ardente flamme des vingt ans.

C'est tout au plus le pâle automne,
Froid mirage du Renouveau,
Qui m'envoie un rayon nouveau
A travers le nuage atone.



PRIERE.

O vous qui comprenez ce qu'il en coûte à l'homme
D'efforts et de regrets, de labeurs enfouis,
De rêves de grandeur dans l'ombre évanouis,
Avant de clore l'œil pour le funèbre somme;

O vous seul qui savez quelle innombrable somme
D'épreuves, de douleurs, de combats inouis,
Il doit fournir avant qu'à ses yeux éblouis
Brille ce but divin que "Le Bonheur", on nomme,

Soyez clément, Seigneur, ne le décevez pas!
La ronce du hallier a blessé sa chair nue,
La pierre de la route ensanglante ses pas.

Pour tant de pleurs versés en regardant la nue,
Pour sa tenace foi dans la fin inconnue,
Seigneur, soyez clément, ne le décevez pas!





PAROLES SINCERES.

Vivons aveuglement dans ce monde qui croule,
Si nous voulons, sans pleurs, nous traîner jusqu'au bout ;
Car les temps ne sont plus où la pieuse foule,
En chantant l'hosanna, montant comme une houle,
Acclamait la Vertu qui, seule, était debout.

Ils sont passés ces temps, des mâles espérances,
Où le gladiateur envoyait, radieux,
De l'arène témoin de ses grandes souffrances,
Avec l'adieu de mort, l'espoir des délivrances
A ce peuple romain sentant crouler ses dieux.

Ils sont passés les temps où pour la Foi divine,
Le Martyr triomphant, cloué sur une croix,
Mourait, levant son front qu'avait blessé l'épine,
En poussant vers le ciel, du fond de sa poitrine,
Ce cri, toute son âme et sa force : Je crois !

Non ! ces temps ne sont plus. Tout faiblit, tout s'altère.
Nous avons déserté le sommet des grandeurs,
Nous préférons ramper lâchement sur la terre,
Emplissant nos poumons au souffle délétère
Qui s'exhale partout des sombres profondeurs.

J'ai pu sonder la vie, aller au fond des choses,
Et j'ai vu, sur la route où croît le roseau dur,
Des lambeaux palpitants ; j'ai vu des fronts moroses
Penchés, luxurieux, sur la blancheur des roses,
Et l'Amour Saint mourait sous le baiser impur.

La vie est bien mauvaise en ces temps de démence,
Oui, le vieux monde est las de porter son fardeau,
La paix ne verdit plus dans la jachère immense,
Et dans la glèbe aride où tombe la semence,
Nulle bonne moiteur d'où naîtra le rameau.

Tel que le fauve hurlant dans le désert de sable
Après l'onde tarie au fond du puits boueux,
J'ai promené, sans fin, ma soif inapaisable,
En poursuivant, sans cesse, une ombre insaisissable,
Le désespoir dans l'âme et du sang dans les yeux.

J'ai crié ma douleur à qui voulait l'entendre
Et personne ici-bas n'a su me consoler.
J'ai fait rire le riche ; et le pauvre, plus tendre,
N'a pu que soupirer en me disant d'attendre
Que la nuit s'illumine et que Dieu va parler.

L'humanité n'a plus les paroles de vie ;
Elle a perdu le sens des mots consolateurs.
De la colline, hélas ! péniblement gravie,
Je n'aperçois partout que haine inassouvie,
Qu'égoïsme profond et que prismes menteurs.

Vertu ! qui ne ments point par de belles paroles,
Toi, qui survivras seule au naufrage des temps,
Je repose mon cœur des décevances folles,
En le plaçant sur toi, fleur aux fraiches corolles,
Console moi, Vertu ! j'ai vécu trop longtemps !



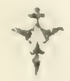
HUMAINE TENDRESSE.

Celle qui, la première, a, par l'amour impur,
Fait à ton cœur brûlant une profonde entaille,
O trop jeune conscrit de l'humaine bataille !
Celle qui sut graver, avec le poinçon dur,

Sur la blancheur du marbre et le granit d'azur,
L'emblème de la fleur qu'elle porte à sa taille,
Cette femme a greffé, sur l'arbre qu'elle taille,
Une tige fatale, enfant, sois en bien sûr !

Oui, sa main corruptrice a maculé le marbre,
Et la branche greffée au tronc de ce jeune arbre
Produit la fleur du mal et le fruit défendu.

Oh! maudite sois-tu, toi qui fis ces ravages !
Et toi, mon pauvre enfant, va sur d'autres rivages
Où le trésor ravi pourra t'être rendu.



UN REVE.

Sa bouche, à mon oreille, y murmurait tout bas
Des mots si pleins d'aveux, que je ne doutais pas,
Que sa belle âme, en moi, pénétrerait limpide,
Pour y greffer l'Espoir qui ne trompe jamais.
Hélas! sur cette flamme, un éteignoir stupide
S'est abattu....... fini le rêve que j'aimais.



LE BON REPOS.

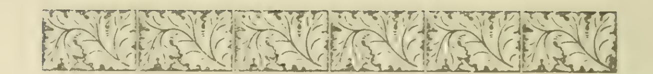
Reposons-nous les yeux sur la beauté qui passe,
Qu'elle soit fleur ou femme, ou rayon dans l'azur,
La fatigue s'enfuit, le moyen en est sûr;
Reposons-nous les yeux en regardant l'espace.

Mon cœur est inquiet, et comme un granit dur,
Ne saurait s'attendrir au rayon qui l'enlace.
Mes yeux sont reposés, mais mon âme encor lasse
Cherche enfin son repos dans un objet plus pur.

Je traîne incessamment ma grande lassitude,
Car astre, femme, fleur, toute la multitude
Des beautés que la vie a mises sous nos yeux

Ne versent que l'oubli, ne durent point du reste:
Allons! cherchons plus haut et d'un œil soucieux,
Reposons-nous le cœur sur la vertu qui reste.





DEVANT L'ENIGME.

L'HOMME, en ce temps là, pris de grande lassitude,
Au terme du chemin qu'il nous faut parcourir,
S'arrêtera, vaincu, devant la multitude
De ses vœux inféconds qui ne peuvent fleurir.

Il a marché longtemps sous les zones torrides,
Foulant, de son pied nu, mille sentiers brûlants ;
La sueur a jauni son front creusé de rides
Par la lutte stérile et les rêves sanglants.

Désabusé des dons que le sort lui dénie,
Il ne veut plus compter sur l'impuissant désir
Il ne traînera plus sa trop longue agonie
A travers ce long rêve impossible à saisir.

Il s'est donc affaissé sur le bord de la route
Où le rocher moussu s'humecte de ses pleurs :
Il est tombé meurtri sous l'étreinte du doute :
Se relèvera-t-il de ses grandes douleurs ?...

Va-t-il s'ensevelir d'un désespoir extrême
Et maudire, impuissant, la main qui l'a tenu ?
Ou bien bénira-t-il, par un effort suprême,
L'incorruptible auteur du décret inconnu ?

Son courage est à bout, et l'épreuve est si rude !
Point d'aube dans le ciel ! dans son cœur point d'aveu !...
Seigneur ! il a pleuré... Les pleurs sont le prélude
Du retour vers l'espoir, de l'âme vers son Dieu.

La nuit désespérante, aux longs voiles funèbres,
Déchire son bandeau d'orage amoncelé,
La lumière surgit du fond de ces ténèbres,
Et vient marquer son front d'un signe constellé.

Il a prié tout bas et l'aveu, l'onde pure,
Sont passés en lavant la tache de son cœur :
Le crime de douter, cette lâche souillure,
Se purifie au feu de ton souffle, ô Seigneur !

Maintenant, bonne mort, chère libératrice,
Reçois le, confiant, sur ton sein protecteur ;
Berce le dans tes bras, grande consolatrice,
Donne lui le repos long et réparateur.

Va, pauvre voyageur, vers l'étoile sereine!
Ta souffrance fut bonne et ton effort fécond;
L'immortelle espérance, en douce souveraine,
Te conduit, couronné, dans le calme profond.



LES ATHEES

Les prodiges divins n'ont point ouvert leurs yeux ;
Ils ne veulent plus voir et concluront, stupides :
"Dieu n'est qu'un mot vieilli, les firmaments sont vides."
Cessez donc, ô soleils ! vos cours harmonieux.

Voix très-douces des nuits qui nous parlez des cieux,
Voix étranges ! mourez sur les lèvres livides.
Taisez-vous, grandes voix, faux cri des cœurs avides,
Le Christ a déserté son ciel silencieux !......

L'accumulation de mes rêves s'écroule ;
Ordre, Beauté, Vertu, vers le néant tout roule,
Oui, les cieux sont déserts, ces grands hommes l'ont dit !..

La peur brise le sceau de toutes lèvres closes,
Devant la mort horrible, et l'au delà des choses,
Ils ont crié : "Mon Dieu !"... Mais l'athée est maudit....



LE BON COMBAT.

VA, lutte sans faiblir, dans la grande bataille
Que l'homme doit livrer tout le long du chemin :
Et quand tu tomberas sous la sanglante entaille,
Que creuse dans ton cœur ce combat surhumain,
Oh ! tombe sans peur comme sans reproche, et taille
Dans un tissu de lys ton linceul de demain.



EFFET DE NUIT.

SONNET SYMBOLIQUE.

Rien ne pouvait calmer nos âmes inquiètes
Et le sommeil fuyait nos appels confondus.
Les beaux soirs de jadis, nous seront-ils rendus
Avec leur repos calme et leur ombres quiètes?

O désert somnolent des antiques ascètes,
O bonne solitude et beaux rêves perdus,
La promesse a menti, car nos cœurs éperdus
Ont d'éternels désirs et de noires tempêtes!

Vers les rives de paix, vieux mages pélerins,
Nous marcherons, guidés par un signe insolite,
A travers les déserts et les sables marins.

Du baudrier des forts nous sanglerons nos reins;
Toi, tu pontifiras, je serai l'acolyte,
Et nous psalmodirons pour les astres sereins.





TRISTESSE DES CHOSES D'AUTOMNE.

Dans l'immense ciel gris, de grands nuages noirs
S'en vont, mystérieux en ligne monotone,
Ils font procession dans le grand deuil d'automne
Avec la feuille morte au souffle froid des soirs.

Et tout là-bas, vois-tu ces balancements d'ailes
Dans l'immense ciel gris, si triste, au soir du jour?
Dans ce grand deuil où vont nos messagers d'amour,
Où vont les papillons, où vont les hirondelles?

Ils font procession vers un ciel tout azur,
Emportant dans leur vol l'espérance et le rêve,
Vers la verdure fraîche et la lointaine grève.
Loin de la feuille morte au sombre pied du mur.

Adieu, rêve d'azur, nos espérances mortes
S'en vont avec la feuille et l'oiseau migrateur:
L'illusion fut brève et le rêve menteur......
Le vent lugubre et froid vient souffler à nos portes...

La tristesse s'exhale en un funèbre chœur;
Les vents ont moissonné feuille à feuille les roses!...
Dans le ciel gris s'en vont les nuages moroses,
Sur des ailes du deuil s'en va mon pauvre cœur.



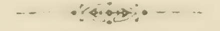
LE GUEUX.

C'est l'automne. Il s'en va par les chemins boueux,
Lamentablement triste et souffrant, le maroufle;
Le chien le mord de la dent, le froid de son souffle;
Il s'en va flageolant sur son bâton noueux.

Sa peau blême paraît sous ses haillons de gueux:
Son pied difforme et noir a crevé la pantoufle:
Son œil rougi larmoie: à tout instant il souffle
Pour réchauffer un peu ses doigts transis et bleus.

Va, sombre vagabond, va devant toi, sans trêve,
Erre le long des bois, des chemins, et des grèves!
Va, pauvre loqueteux ! vers ton repos: la mort.

Chemine lentement, sans but, à l'aventure,
L'âme et le corps rongés par la faim, le remord,
Et par l'âpre vermine, ô vivante pâture !





VERS LES SOMMETS.

Le ciel est somnolent, la terre a tu son bruit,
Seule, l'heure en la nuit tombe sonore et brève.
Laisse ton âme errer dans la blancheur du rêve,
Et refais l'idéal que le jour a détruit.

Elève-toi bien haut, loin des rumeurs du monde.
Monte, ensevelis-toi dans le sein étoilé
De la nuit sidérale, et là, de paix voilé,
Accomplis en toi-même une œuvre plus féconde.

Mais le chemin est rude et ton pied est blessé.
Comment gravîras-tu les sombres altitudes ?
Qui te reposera de tant de lassitudes ?
Par quels bras maternels seras-tu donc bercé ?

La justice se tait ; la haine se décèle ;
La tempête rugit dans un effort géant ;
Tout s'en va balayé vers le gouffre béant :
La raison s'épouvante et la vertu chancelle.

Je comprends que ton lot est triste et qu'il est dur,
Je comprends que le mal outrepasse les bornes;
Pourtant, il ne faut pas, ami, que tu te bornes
A soupirer tout bas, l'œil tourné vers l'azur.

Las de subir la vie et de lutter sans trêve,
Tu voudrais te coucher pour ton dernier repos....
Non, non! relève-toi, le cœur ferme et dispos,
Poursuis ta tâche amère; allons! car l'heure est brève.

Oui, monte, absorbe-toi dans cette vision
Qui fait la foi robuste et l'œuvre méritoire.
Va! ne t'attarde point au but aléatoire
Et brise, d'un seul coup, la folle illusion;

Car l'antique dégoût ronge l'âme pieuse
Et grossit chaque jour son fardeau de regrets.
Allons! Loin de faiblir en ces instants d'arrêts,
Refais-toi le cœur fort et la lèvre rieuse.



LES DEUX VOIX.

—Tu t'en iras, laissant au sable de la rive
L'empreinte d'un pied nu que la vague en passant
Effacera bientôt de son reflux puissant.
Laisse l'espoir futil où ton âme se rive....

Brise le dernier rêve. Epave à la dérive,
Pourquoi te portes-tu vers ce rocher luisant?
—Déçu par toute chose, en mon dégoût croissant,
Vers le sombre au delà, trop lentement j'arrive.

Si le flot m'a séduit au moment du départ
Ou de l'appareillage, hélas! sois-en bien sûre,
J'ai, depuis très longtemps, vécu de ma blessure.

—Enfant! console-toi. Qui n'envirait ta part?
Tes voiles, sur les flots filent comme le cygne
Et devant toi, de blanches mains te feront signe.





* * * * * *

Elle est dans le fond de mes songes,
Elle est sur la colline de mon espoir
H. De REGNIER.

Tu te relèveras, l'espoir en est certain,
T'abandonnant sans crainte au rêve qui te guide,
Avec ton idéal pour boussole et Destin.

Voyageuse, poursuis par la plaine fluide,
Qui te porte éperdue au nuptial festin,
La blanche ascension de ta jeune âme avide.

O sœur de la colombe, aux roucoulements doux,
Ne descends plus sur terre où la blancheur se souille
Même pour y venir prier sur mes genoux.

Le lys est sans souillure et l'or n'a point de rouille.
Que rien n'atteste plus ton séjour parmi nous,
Pas même le tombeau gardien de la dépouille.

Rien, rien ! si ce n'est moi, le dénudé du sort,
Qui, pour avoir posé ma main en ta main pure,
Ai senti se briser, comme un dernier ressort,

Ce qui rend notre cœur pervers et le pressure ;
Personne, sinon moi, l'Ami que ton essor
Laisse seul, mais inoublieux, sois-en bien sûre.

Tu me fus bonne et douce à l'heure où j'ai pâti.
O toi, belle causeuse aux charmeuses paroles,
Dont la lèvre console et n'a jamais menti.

Ouis ! la terre vieille a des propos frivoles :
"Mets à ton doigt l'anneau, le diamant serti :
Le printemps a souri comme des lèvres folles."

Partout clame la voix de la frivolité,
Sans pourtant pénétrer à ton âme assagie.
Et sans troubler le ciel de ta sérénité.

Les terrestres amours secouent leur léthargie
Qui sommeilla longtemps en ta stérilité,
Et vont user sur toi leur ruse et stratégie....

Mais, impassible et froide à tous ces fades bruits
Que le monde buccine à l'âme qu'il dénude
Tu les sequestres loin et puis tu les détruits.

La chimère s'efface et le rire s'élude.
Ton grand cœur fécondé porte d'excellents fruits ;
Déjà nous entendons ton hymne de prélude.

Jeune muse, tes chants promettent d'être beaux ;
Tu portes dans tes mains, céleste messagère,
Le luth inspirateur et les sacrés flambeaux.

Nulle note en tes chants ne sonne mensongère,
Sois bénie à jamais dans ta pure lumière
Gardienne de nos cœurs, et de nos froids tombeaux.



LA LYRE ETRANGE.

Une invisible lyre a vibré dans la nuit.
Sous des doigts inconnus, elle chante ou soupire.
Elle prête une voix à tout ce qui respire ;
Elle berce ma joie ou berce mon ennui.

Musicienne nocturne, oh ! donne ton appui
Au cœur de cette enfant, qui vers l'amour aspire ;
Et prête des sanglots, ô toi qui nous inspires
Au cœur trop tôt brisé pour qui plus rien ne luit.

Puis, l'apaisement vient par toi, ô lyre étrange,
Comme le calme nait sur les ondes sans pli,
Lorsque le vent s'apaise au pur lac de l'Oubli.

Et le matin, quand le ciel d'orange se frange,
Là-bas, à l'horizon, par le soleil levant
Je te bénis Seigneur, Dieu bon, ô Dieu vivant !

L'AILE DU REVE.

J'ENTENDS à mon chevet vibrer dans le silence
L'aile blanche du rêve allant au fond des nuits,
Et mon âme en la nue à sa suite s'élance
Et plane avec ivresse audessus des ennuis.

Dans ces moments exquis, tous mes espoirs se donnent
A vous, rêves bleus, rêves blancs qui voltigez
Comme des papillons aux fleurs qui s'abandonnent;
Et je sens mes esprits, d'entraves dégagés,

Monter silencieux aux étoiles sereines
Afin de n'ouir plus les décevantes voix
Que nous font entendre, en la nuit, les sirènes.

Et là-haut, plus loin que l'étoile, j'entrevois
Le séjour souhaité des lumières sereines;
J'entends, dans le lointain, les angéliques voix...





DEMAIN.

Oui, la vie est un rêve. On l'a dit. Je le crois.
Un rêve tour à tour très amer et très tendre :
Illusion étrange où l'âme avec effrois.
Regarde sans savoir ce qu'elle doit attendre.

Tout rayonne aujourd'hui, mais que sera demain?
Ne saura-t-on jamais ce que demain recèle ?
Aujourd'hui, cher ami, tu m'as tendu ta main ;
Oh ! ne sois pas demain l'ingrat qui se décèle.

Or. l'étoile, en la nuit, nous parle d'espérance :
Si le passé fut triste, attends des jours meilleurs,
L'illusion parfois allège la souffrance
Et, sur notre chemin, laisse tomber des fleurs.

C'est possible, en effet, que demain nous apporte
Le chatoyant mirage enfin réalisé.....
Mais le vent a soufflé tout le jour à ma porte :
Quel ciel aura demain ce fantôme irisé ?

Il faut, puisque la vie est un immense rêve,
Espérer en demain, mais n'y pas trop compter,
Savoir saisir à temps la jouissance brève,
Croire au bonheur futur : ne jamais l'escompter !



QUIETUDE.

Vois! l'ombre somnolente épand, dans l'air subtil,
De flottantes vapeurs et d'indécis murmures :
L'aile humide se clôt sous les vertes ramures :
Viens sous ce frais treillis, viens reposer, dit-il.

O repos dans un rêve, ô langueur infinie!
Que sa voix était douce et ses deux bras berceurs!
Une commune extase unit nos âmes sœurs :
J'ai connu de l'oubli la suave agonie.

Nos yeux étaient fixés sur un point de l'azur
D'où venaient, caressants les rayons d'une étoile ;
Et les lointains rayons de l'astre calme et pur,

Scintillant dans la nuit que nulle ombre ne voile,
Nous disaient que le ciel à la terre est uni
Et nous rendaient meilleurs nous montrant l'Infini.





FANTAISIE.

C'est l'extase langoureuse
parmi l'étreinte des brises
. . . . l'âme qui se lamente
Par ce tiède soir.

C'était par un blanc soir d'hiver:
Il neigeait sur le gazon vert;
De blancs flocons couvraient les branches
Couvrant aussi les noirs chemins
Mon rêve avait des ailes blanches,
Blanches comme tes blanches mains.

C'était par un soir de printemps.
Nous allions, gais comme à vingt ans
Dans le grisant parfum des roses,
Dans l'air tiède nous échauffant;
Mon rêve avait des ailes roses
Comme tes lèvres, douce enfant!

C'était par un soir chaud d'été,
Un soir de douce ébriété ;
L'étoile brillait sur les ondes :
Tu me fis de touchants aveux . . . .
Mon rêve avait des ailes blondes
Comme l'or de tes blonds cheveux.

C'était l'automne, par un soir,
Seul, sur le banc, je vins m'asseoir,
Pleurant mes amours illusoires . . . .
Elle avait fui vers d'autres cieux.
Mon rêve avait des ailes noires
Comme l'ébène de ses yeux.



LA FLUTE D'EBENE.

Prends ta flûte d'ébène et que tes mains savantes
Promènent des frissons sur ses multiples clés;
Redis-moi la chanson des ondes et des blés,
Et l'éternel refrain des choses décevantes.

Que ta lèvre arondie, en saccades vivantes,
Y souffle vers l'espoir, l'amour en chants ailés;
Et dans l'apaisement des bleus ciels constellés,
Emplis la calme nuit de tes hymnes ferventes.

Et tiens incessamment la flûte dans ta main,
Pour la porter riante à ta lèvre jolie,
Pour la porter pleurante à ta lèvre pâlie.

Tu chanteras ainsi tout le long du chemin.

Car d'étranges concours font que le cœur humain,
Qui s'en va sanglotant sur la route suivie,
Peut également rire aux choses de la vie.





FLOS ADMIRABILIS.

Recueillons-nous! bientôt le soleil va s'éteindre
Ainsi que notre vie, au couchant attristé,
Et pleurons du regret de n'avoir pu l'atteindre
Ce rêve, tour à tour chéri, puis détesté.

Ce mirage attirant qui brille sur la route,
Vers lequel, nuit et jour, tend l'effort de nos pas,
Et qui, fatalement, conduit à la déroute,
Oh! laissons-le mourir, nous ne l'atteindrons pas!

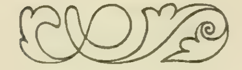
Cette soif d'inconnu qui brûle nos poitrines,
Cette faim d'idéal qui ne peut s'assouvir,
Laissent de l'amertume aux lèvres purpurines,
Au banquet, que la mort, bientôt va desservir.

Pourquoi n'avoir compris que la vie est un leurre,
Et que le vain espoir, en sa promesse ment!
Que toute floraison s'étiole et s'effleure;
Au soufle de le mort, toujours hâtivement.

Du moins, jouirons-nous, là-bas, des clartés calmes
Que le soir nous dessine au fond de l'horizon?
Du moins un Dieu clément nous tendra-t-il des palmes,
Fera-t-il naître en nous l'insigne floraison?

Je l'espère, ô mon Dieu! de ta mansuétude;
O Dieu libérateur! en ton ciel je l'attends
Cette fleur admirable, et dans sa plénitude,
Promise à tes élus aux suprêmes instants.

Recueillons-nous! Déjà le soleil va s'éteindre,
Le crépuscule atteint le couchant embrasé,
Et cessons nos regrets, car nous allons l'atteindre
Ce rêve tour à tour repris et délaissé.



AU POETE.

Tu peines vainement dans ta vie inféconde,
Incessamment hanté par l'immense désir
D'atteindre à l'idéal impossible à saisir,
Qui te doit déceler des trésors de Golconde.

Dans cette grande lutte à nulle autre seconde,
Où jamais ne s'éteint l'espoir de réussir,
Rude sapeur! tu vas fatalement grossir
Le nombre des vaincus de la vie inféconde.

Qu'importe! sans faiblir, j'irai jusqu'aux confins
Où, profonde d'oubli, la grande nuit muette
Voilera le tombeau de mes rêves défunts.

Moi qu'aura ballotté l'ironique tempête,
J'irai jusqu'aux confins de ma crédulité . . . .
Idéal ! Idéal ! J'ai ton Eternité !



VOIX NOCTURNES.

J'ECOUTE, dans la nuit, chanter des voix étranges
Tombant des cieux profonds sur la terre en repos;
Et pour vous mieux comprendre, ô voix douces des anges,
Je ferme mon oreille et j'ouvre un cœur dispos.

Eh! que dit ce murmure au dedans de moi-même?
Que modulent ces voix dans mon cœur apaisé?
Ce concert aux accords d'une douceur extrême,
Que dit-il à l'esprit que le jour a lassé?

"Viens! la bonne nature, avec des chants de mère,
Endormira ta peine en un sommeil divin;
Viens oublier la vie et sa faveur amère,
Bercer ton idéal loin du mensonge humain.

Repose, confiant, ta tête déjà blanche,
Sur sa large poitrine aux suprêmes pitiés,
Recueille sur sa lèvre une parole franche
Que ne profèrent pas les louches amitiés....

Car seule, la nature, en sa bonté profonde.
Peut puiser largement, pour qui sait les goûter,
Dans le flot, non troublé, de la source féconde,
Les délices sans fin que le ciel fait tomber

Sur notre humanité si souffrante et si blème....
Si le fer de l'opprobre a marqué ton front pur,
L'onde sainte des cieux lavera l'anathème."
Ainsi chantent les voix dans le ciel, pâle azur.



VOIX SOUMISE.

Fiat!

La nuit sur toute chose a mis sa face sombre ;
Moi, je suis triste, triste à vouloir en pleurer,
Et ce noir état d'âme, hélas! va demeurer
Des nuits, des mois, des ans, des ans tout remplis d'ombre.

Si, pâle, enseveli dans ce grand deuil, je sombre,
Tout à jamais perdu, devrai-je en murmurer?
Dieu l'a voulu, Fiat! ma peine peut durer,
Mon corps même rester sanglant sous ce décombre,

La révolte jamais n'effleurera mon cœur.
Qu'ai-je droit, après tout, aux faveurs que Dieu donne ?
Et pourquoi ruminer de la sotte rancœur?

N'ai-je donc plus besoin que le ciel me pardonne?....
Un oiseau de malheur a chanté dans mon cœur.
Qu'ai-je droit, après tout, aux faveurs que Dieu donne!



VOIX DU PASSÉ.

Tu frappes vainement à cette porte close :
Une triple serrure y cache ses secrets ;
C'est un temple d'Oubli. Là, les sombres regrets
Sommeillent. Oses-tu les réveiller ?— Je l'ose !

Puisque rien ne subsiste ici-bas de la rose,
Et que le gazon vert pourrit sous les guérets,
Que le souvenir meurt dans nos cœurs trop discrets,
Vivons donc du passé qu'un flot de pleurs arrose.

Comme un dernier écho des vieux lointains confus,
Passé ! j'écouterai les voix que tu m'apportes,
Je veux revivre en vous ô mes bons deuils rendus,

Et pleurer sous l'émoi de vos empreintes fortes.
Enfin, je veux souffrir des illusions mortes
Comme l'amputé souffre en ses membres perdus.



VOIX CONSOLATRICES.

Plonge ta face blême, où régne la tristesse,
Dans l'oreiller, séjour des rêves endormeurs.
Hâte-toi, clos ton œil, le jour tait ses rumeurs;
Plonge-toi dans la nuit berceuse de détresse....

L'oubli, nuage rose à ton chevet se dresse,
Apaisant dans ton sein les troublantes clameurs.
Or, pendant que tout dort, le temps fuit et tu meurs
A ton illusion, perfide enchanteresse.

Dors! la douceur de vivre est au fond du sommeil;
Dors! le cœur se fait fort dans le rêve vermeil:
Dors! pour te reposer de la rude tempête.

O voix, berceuses voix, des somnolentes nuits,
Endormeuses du mal, dissipeuses d'ennuis,
Modulez doucement sur cette blonde tête.



VOIX DES PELERINS DE LA VIE.

Tous les pélerins las qui pleurent au chemin,
Auront encor ce soir mon âme pour hôtesse.
FERNAND GREGH.

Nous marchons constamment vers un but incertain,
Tristes et las, si las! sous le froid, sous l'orage,
Si tristement souffrants sous l'orage qui rage,
Anxieux, l'œil perdu dans le brumeux lointain.

Cheveux blancs, cheveux blonds, cheveux noirs ou châtains,
Nous nous hâtons tous vers l'universel naufrage,
Souriant ou pleurant, las ou pleins de courage,
Nous tomberons là, où, toute rumeur s'éteint.

Cheveux blonds qui naissez, cheveux blancs qui mourez,
Dans les bras non berceurs de la marâtre vie,
Reposez-vous un peu sur la route suivie.

Impossible! Une voix crie: Allez donc, courez!
Nous allons, grands, petits, incessamment ensemble,
Vers le but incertain où la mort nous assemble.



VOIX D'AUTOMNE.

L'AUTOMNE a promené son souffle d'agonie;
Tout souffre et tout pâlit; les champs, les bois, les voix,
Tout ce qui vit, bruit, se tait; et moi je vois
Se refléter partout ma tristesse infinie.

Ma tristesse qui fait s'endeuiller le ciel gris,
Et pâles, se pencher les virginales roses.
O tristesse qui fait couler les pleurs des choses,
Et que l'oiseau traduit en de lugubres cris!

Oh! lent vol migrateur des oiseaux à l'automne,
Je vous suis, plein d'ennui, dans les feux du couchant;
Vous portez avec vous mon rêve décevant
Par delà l'horizon brumeux et monotone.

Que je voudrais aussi, moi, qui reste et pâtis,
Attacher tout mon être à vos battantes ailes,
Aller voir, au delà de ces lignes vermeilles,
Où plonge votre essor, oiseaux grands et petits!

Hélas! ma vie, à moi, fut étrange et morose;
J'ai nourri d'un pain noir l'inassouvible faim;
Aux nostalgiques soirs j'ai poursuivi, sans fin,
L'espoir sombre et perdu dans un nuage rose.

Mais, l'automne a parfois le beau jour souhaité:
Par delà l'horizon et par delà la vie,
Qui sait? l'illusion, a jamais poursuivie,
Fera peut-être place à la réalité.

L'automne aura mûri le fruit des Hespérides,
Ce fruit délicieux que ma faim mangera:
Et l'onde limpide où, ma soif s'étanchera,
Lavera sur mon front la souillure des rides.



VOIX CORRUPTRICES.

Ce livre, où, tu as mis et ton cœur et tes lèvres,
Est ton témoin vivant, ton juste accusateur,
O toi, si bon jadis, que de malsaines fièvres
Ont transformé, depuis, en Ange corrupteur.

Oh ! que n'as-tu gardé plus longtemps ta candeur!
Au lieu que d'imprimer en des pages mièvres
Le mal sciemment voulu, frelon butinateur,
Que n'as-tu mis du miel en ta coupe, à tes lèvres?...

A quoi bon ces efforts vers l'idéal aimé,
Si ton cœur n'est pas pur et ton âme point blanche!
Lacère tes écrits d'une main juste et franche.

Et que dès maintenant, ton rêve inexprimé
Reste à jamais caché sous de pudiques voiles,
Pour confidente, ayant la candeur des étoiles.



VOIX DU REVE.

TON secret s'est trahi, tu n'as point su te taire,
Lorsque pâle et tremblante, assise près de lui,
A l'heure crépusculaire, où, plus rien ne luit,
Ton cœur rythmait l'amour, sur le banc solitaire.

Hélas! tu fis l'aveu de ton troublant mystère,
Belle d'émotion, et pâlie, à celui
Dont l'image troubla le rêve de ta nuit,
Et pour qui seul, battait le sang de ton artère.

Ton trouble, lui fut bon, en cet instant du soir,
Où près de toi, sur le vieux banc il vint s'asseoir
Laissant voler son âme au fil de l'heure brève.

Et tu scellas ainsi ton rêve et ton destin!...
A ton reveil, le long de la vie, au matin,
Quelque oiseau chanta-t-il sur la lointaine grève ?...



VOIX DE LA JEUNESSE.

Je suis encor cet apprenti
Epelant mal le fameux livre,
Qui nous étonne et nous enivre
Où chaque page a tant menti :

Ce livre où l'on apprend la vie
Grimoire noir et peu compris,
Sitôt laissé, sitôt repris,
Où boit notre âme inassouvie.

Je suis encor cet apprenti
Le cœur jeune, l'âme naïve,
Jouant mal en définitive

Le rôle qui m'est départi,
Allant sans envie et sans haine
Courant un peu la pretentaine. . . .



VOIX DU PRINTEMPS.

—Un parfum tout nouveau vient à mon cœur souffrant,
Il imprégne mon être et mon âme s'en grise! . . .
Sûr, elle me tûra cette troublante crise.
—O poête rêveur! ton mal est-il si grand ?

—Je souffre éperdûment ! vous ignorez, peut-être,
Que trop grande allégresse et trop grande douleur,
Font également mal dans le tréfonds du cœur,
Ce cœur fait pour souffrir sans se jamais connaître ? . . .

—Pauvre fou ! plus de pleurs et reprends tes chansons.
Et couronne ton front de la fleur fraiche éclose,
Revienne le franc rire à ta lèvre mi close ;

Le printemps te convie à de nouveaux frissons.
—J'ai dechiré mon cœur à l'aubépine rose :
Depuis, trop grand bonheur rend mon âme morose.



VOIX DU COUCHANT SUPREME.

O mon cœur! triste cœur que la vie a brisé,
O cœur, jadis, rempli d'espérances frivoles,
Vers des couchants rougis maintenant tu t'envoles:
Pauvre oiseau! pauvre oiseau! que la flèche a blessé.

La flèche, c'est l'amour et c'est l'espoir lassé,
C'est le serment scellé, par de douces paroles,
Sur deux lèvres ayant la fraicheur des corolles.
Serment inique et faux ! tache dans le passé! . . .

Garde ô cœur douloureux, dans l'agonie extrême
Où te plonge la vie, au soir du dernier jour,
La dignité superbe avec l'orgueil suprême;

Que la dernière fibre, où, vibre ton amour,
Soit faite de dédain et de mélancolie:
Sans pleurs et sans regrets que la mort te délie.





AU SEUIL DE LA VIE ET DU MYSTERE

Viens reposer un peu ta tête jeune et lasse
Qu'enserra tout le jour la couronne d'airain.
Viens reposer. Tout dort. Le roseau riverain
Ne bruit plus. C'est le sommeil, l'oubli. Délace
La cuirasse de fer qui fit saigner tes reins.

Toute enfant tu jouais sur le sable des rives,
Prenant nullement garde aux rayons trop ardents,
Qui blondissaient ta joue et blanchissaient tes dents;
Et prêtant trop l'oreille aux musiciennes grives
Qui révélaient l'amour à tes yeux imprudents.....

Et les très-douces voix qui chantaient dans ta vie,
A l'enfance naïve, à la jeunesse en fleur,
Sont mortes à jamais avec l'oiseau siffleur;
Et rien n'étanchera ta soif inassouvie.....
Mais une fleur naitra de ta grande pâleur.

A l'horizon noirci, la tempête s'élève ;
Elle éclate terrible au soir d'un jour serein,
Son souffle fait ployer le roseau riverain,
Le sable de la plage en révolte se lève,
Et le mal établit son règne souverain.

Et toi, pauvre vaincue induite en l'amertume
De vivre sans espoir tes jours non écoulés,
Pleureras-tu toujours tes rêves envolés?...
Attendras-tu, soumise, une ivresse posthume?...
Vas-tu crier ta haine aux beaux cieux constellés?...

Jusqu'à l'heure inconnue, où, tu deviendras cendre,
Pâle, ayant été mise en ton tombeau muet,
Prie et résigne toi, pour que le blanc muguet,
Avec la rose blanche, enfin fassent descendre
Une très-douce ivresse en ton cœur inquiet.

Oui, rose et muguet blancs, mis sur sa blanche tombe,
Auront pour mon aimée un durable parfum ;
Et leur mystique voix lui rediront enfin :
" Heureuse, mille fois, celle qui vierge tombe,
Et qui n'a point douté de son rêve défunt!"

Mais viens, en attendant le long sommeil sans songe,
Le paisible repos que la mort sait donner,
Gouter un peu l'oublie de l'être pardonné.
Viens reposer, tout dort : la vie et son mensonge
Se taisent un instant... Et minuit va sonner!



SAISON FLORESCENTE.

Et me voici comme au retour d'un long exil,
Saluant aux clartés nouvelles de l'Avril,
L'éclat régénéré des espoirs refleuris.
H. de REGNIER.

La tige a tressailli, car le bourgeon vainqueur
Vient de briser ses liens sous la sève naissante;
C'est le temps des éveils, la saison florescente.
Ne sens-tu rien germer tout au fond de ton cœur?

L'insecte avec l'oiseau forme un immense chœur,
Et chante du soleil la flamme bienfaisante.
Tout renait, séjouit, l'ode va grandissante;
Prends part à ce concert, sans haine et sans rancœur.

C'est le bonheur de vivre et d'avoir vingt années,
C'est la bonne chanson dans les âmes ignées....
Un brin de ta verdure, un rayon, ô printemps,

Q'une goutte de sève en ma vieille âme tombe!
Cruelle illusion! où donc sont mes vingt ans?...
Vol de rêves perdus, ô vol blanc de colombes!



A MA PETITE JULIETTE.

Prends dans tes blanches mains ma main tremblante et rude,
Ma pauvre vieille main qui n'eut point de repos,
Et que ta bonne voix charme ma solitude
Par son gai gazouillis, par ses naïfs propos.

J'ai longtemps guerroyé sur la route du monde,
En proie aux noirs soucis hantant le cœur humain;
Et, tels que les rameaux de l'arbre qu'on émonde,
Mes rêves sont tombés tout le long du chemin.

J'ai longuement souffert, perdu dans la nuit sombre,
Sans même un seul rayon pour y guider mes pas;
J'ai côtoyé le gouffre où l'espérance sombre
Dans un naufrage horrible . . . et je ne sombrai pas!

C'est que ton souvenir caché sous quelque voile
Vivait encor puissant dans un coin de mon cœur,
Me guidant beaucoup mieux que n'eût fait une étoile
A travers cette nuit de doute et de rancœur. . . .

Je viens me reposer de cette lutte étrange,
Où, vaincus et vainqueurs ont identique sort :
Je veux laver mon cœur des tares de la fange,
Accoutumer mon vol pour le suprême essor.

Et je mettrai ma main, ma main tremblante et rude,
Dans la petite main qui fermera mes yeux ;
Ta voix enchantera ma triste solitude,
Et je verrai le ciel sous tes beaux cils soyeux.



DESESPEREMENT.

Le remords obsédant, de son rire moqueur,
Achève son travail dont rien ne te protège,
Et tu vas, à pas lents, précédent le cortége
Des dégoûts infinis qui morcellent ton cœur.

En essaims éperdus sur ton front trop rêveur,
S'abattent les flocons d'une hâtive neige.
Qui sondera l'horreur de ce mal qui t'assiège?
L'abime en est immense, ô sombre voyageur!

Moi, je sais que tout passe et que tout enfin tombe,
Que l'âme a son péché, que le corps a sa tombe,
Que la lèvre se leurre à la source du beau.

Le remords t'a vieilli sous son âpre morsure,
Goutte à goutte ton sang coule de ta blessure
Et ton cœur dévoré part lambeau par lambeau.





JOUVENCE.

Je m'apparus en toi comme une ombre lointaine
Mais, horreur ! des soirs, dans la sévère Fontaine,
J'ai de mon rêve épars connu la nudité.
STEPH. MALLARME.

Une voile s'efface au lointain des mers calmes ;
Et mon rêve m'emporte au fond de l'Orient,
Vers les tièdes saisons sous le ciel bleu riant :
Ma fatigue se plait sous la fraîcheur des palmes.

Là, d'éternels printemps, fleuris et parfumeurs,
Couvrent incessamment la rive qui sommeille,
D'une germinaison insolite et vermeille,
Où, les flots bleu nacré font taire leurs rumeurs.

De grands oiseaux pourprés, battus par les orages.
Reviennent chaque soir au faîte des palmiers,
Chercher pour le repos leurs gîtes coutumiers
Dans le calme parfait de ces paisibles plages.

Et l'onde fatidique où les vieux dieux ont bu
Avec le doux oubli, l'éternelle jouvence,
Dormait fatale et belle, et séduisait d'avance
Mon trop sensible cœur, de cette fable, imbu.

Immerge-toi dans l'eau symbolique et limpide,
Insinuait en moi, l'antique illusion,
Viens enfin rajeunir, par cette ablution
Ton pauvre corps vieilli par le temps si rapide.

Ma lèvre s'est mouillée au flot rajeunissant ;
Mais le fatal breuvage a filtré goutte à goutte,
Dans mon cœur resté vieux et broyé sur la route,
Sans pourtant rajeunir un globule à mon sang...

Seuls. les vieux rêves morts ont secoué leur cendre,
Et réveillé les maux qui m'ont tant fait souffrir.
L'unique enchantement qui soit venu souffrir
Fut l'espoir qu'au tombeau le corps seul doit descendre.

Et là s'opérera le rajeunissement
Inéluctable et vrai : l'immortelle jouvence !
Et ce sera le grand réveil prédit d'avance
Par l'oracle biblique, en son commencement.



NAUFRAGE SYMBOLIQUE.

Sur le flot incertain des sombres océans,
Voyageur au long cours, sans repos et sans trêve,
J'avance tête basse, absorbé dans mon rêve,
Méditant le combat des fabuleux géants.

Les rêves de nos cœurs sont courts et décevants,
Et dans les pleurs cuisants l'illusion s'achève.
Quand donc avec effort vers l'azur je m'élève,
Mon espoir en retombe en des gouffres béants . . .

Et je touche aux confins du trajet séculaire.
Sur le rouge corail, ou sur le banc calcaire
Le navire a donné de sa coque de fer;

Dans son flanc entrouvert l'eau jaillit et l'inonde,
Il tourne et disparaît dans l'abime qui gronde . . .
L'âme pleine d'horreur je bois au flot amer.



EMANATIONS DE LA NUIT.

Ce sont choses crépusculaires
Des visions de fin de nuit.
P. VERLAINE.

Et doux, si doux, si loin aussi
Ce chant dans les grandes nuits calmes
Dans l'odeur de fleurs et de palmes
Et si bon au cœur indécis.

Est-ce chant d'ange ou chant de femme?
Il est si vague, et si lointain,
Et si doux qu'on dirait certain
Cantique où s'épancherait l'âme.

Et si bon au cœur incertain,
Ce très subtil parfum du rêve!
Effluve exquis de l'heure brêve,
Et doux, si doux, et si lointain...

Et je vogue ainsi dans le songe,
Dans le silence de la nuit,
Berçant ma peine et mon ennui,
Sur l'aile blanche du mensonge.

Un corps diaphane et voilé
Flottant vaguement dans la nue
Monte vers l'étoile inconnue
Où mon rêve s'est envolé.

Et ce corps, on dirait une âme,
Tant il monte subtilisé,
Suivi d'un sillon irisé
Comme ces étoiles en flamme.

Et, lointain, ce spectre indécis
Très lentement toujours s'élève,
Comme l'ascension du rêve,
Toujours plus loin, plus imprécis . . .

Nuit de douces mélancolies,
Nuit, berceuse de nos douleurs,
Tu donnes la rosée aux fleurs,
Et de nos maux tu nous délies!



ADIEUX MYSTIQUES.

Oh ! va, ne songe plus, les yeux fixes et beaux,
Dans le souffle tiédi de la nuit estivale ;
Vois, l'étoile se dresse ainsi qu'une rivale,
Scintillante d'or vif, sur la croix des tombeaux.

Pâleur, pur vêtement des blancs lys et des vierges,
Tu mis ta transparence à ce beau corps d'élu.
En vain tu songeras,— ainsi Dieu l'a voulu,—
Il faut brûler ton cœur à la flamme des cierges.

L'amour nous rend divin ou bien nous rend cruel ;
Brise, ô toi ! l'idéale beauté, la choisie,
Ce lien qui te fut doux entre tout lien mortel.

Car voici qu'à travers rêves et poésie
Je vois le lin mystique avec l'autel dressé..
Brise le pâle espoir de l'ami délaissé !





PRIERE A LA NUIT.

La nuit court sur les tamarins :
Fluide bain de lumière lactée,
Silence apaisant, murmures câlins,
Tout fait au cœur comme une mante ouatée.
EMILE MICHELET.

O nuit qui sais calmer les détresses humaines,
Epands dans le silence et le recueillement,
Aux êtres assoupis sous tes vastes domaines,
Les urnes de la paix, à tous également.

Viens, céleste berceuse aux douceurs maternelles,
Endormir sur ton sein la joie et la douleur,
Baigne-les de repos et clos bien leurs prunelles
Pour leur cacher du jour la dernière pâleur.

Viens près du vagabond qui n'a pour toute couche
Que la feuille jaunie et les gazons trempés,
Viens donner le sommeil à sa paupière louche
Et le relâchement à ses membres crispés.

Pour qu'il ait un peu part aux douceurs de la vie,
O bonne nuit d'été, fais-toi plus douce encor,
Berce d'un rêve bleu son âme inassouvie
Et prodigue pour lui ton superbe décor.

Une enfant blonde dort, les paupières rougies;
C'est qu'elle aura pleuré des troubles de son cœur.
Assoupis dans son sein les passions surgies;
Agite sur son front ton aile de douceur.

Un apprenti poëte, à l'âme sans malice,
Qui façonne à sa guise une étrange Beauté
S'évertue à chanter l'objet de son supplice,
Et croit marcher par là vers l'immortalité;

Apprends-lui, bonne nuit, que la gloire est un leurre,
Que sa promesse n'est qu'un faux chuchotement,
Qu'elle rend soucieux tous les fronts qu'elle effleure,
Que son rêve éternel est un rêve qui ment.

Viens répandre sur tous, selon qu'ils le méritent,
Le sommeil qui console ou le songe trompeur;
Donne la paix aux bons, aux méchants qui méditent
Leurs méfaits coutumiers, donne de la torpeur.

Au riche qui choisit pour ses pompeuses noces
Le concours solennel de ton silence, ô nuit!
Donne l'âpre fatigue et les dégoûts précoces
Que le vin généreux lui verse avec l'ennui!

Endors l'homme cruel d'un sommeil léthargique
Afin que n'abusant de tes sombres halliers,
Il n'aille, le Caïn! d'une scène tragique
Ensanglanter le sol, ton sol hospitalier.

Et ne referme pas tes grandes ailes noires,
Car le soleil apporte avec lui le combat.
Le jour, c'est le réveil pour l'effort vexatoire,
Pour le rude travail, l'endossement du bât.

La lumière convie à l'incessante lutte
Qui ne devra finir qu'avec le dernier jour:
C'est le réveil du mal qui laisse l'âme en butte
Aux remords obsédants, et le cœur au vautour!

Eloigne, éloigne, ô nuit! le jour fait pour l'audace,
Pour l'égoïste intrigue et pour l'ambition
Laisse ton voile noir sur la sanglante trace;
A nos cœurs malheureux, laisse l'illusion.



ENFANTILLAGE.

Au firmament profond, le soir étant venu,
Flambeaux grands et petits, tout autour de la lune
Pour lui faire leur cour, venaient l'une après l'une
Les étoiles de Dieu. Sous un doigt inconnu,

Astre blond, astre rouge allumaient le ciel nu.
C'était vraiment charmant, n'est-ce pas douce Brune?
De venir chaque soir contempler à la brune
Les grands yeux amoureux, du bel astre ingénu.....

Et la lune au milieu de ce brillant cortège
En reine prodiguait, à tous également,
Ce regard bon enfant qui sourit et protège.

Elle nous regardait aussi, différemment
Pourtant, mignonne: car, alors, sous le bleu ciel,
Toute blanche, passait, notre lune de miel.





OBSESSIONS.

Il faut enfin que je te dise,
A toi, qui ne sais jamais voir,
A toi, qui ne veux rien savoir,
Que j'ai dans l'âme une hantise.

C'était un soir, tu t'en souviens,
(Quoique n'ayant pas de mémoire,)
Tu portais la voilette noire.....
Je fus timide, j'en conviens.

C'était même de la folie,
Et de la pire assurément,
Je fis un mauvais compliment...
Mais je te voyais si jolie.

Sous le voile j'ai cru saisir
Comme un léger frisson qui passe ;
J'ai cru, dans ta prunelle lasse,
Voir l'étincelle du plaisir.

Mignonne! Jamais je n'oublie.
L'aveu resta si bien gravé
Que, jour et nuit, j'en ai rêvé ;
Ma vie entière en fut remplie.

Et depuis, nous avons vieilli.
Nous sommes certes, moins timides ;
Pourtant je sens nos yeux humides,
Et notre cœur est trop rempli !

Voilà pourquoi cette sottise !
Et pourquoi je voudrais savoir,
Si vraiment tu n'as point su voir
Que nos cœurs ont une hantise.



LES DEUX VALSES.

Elle s'était assise après la valse aimée,
Et je vis sourdre, lente, une perle à ses yeux ;
Puis vint, crispant sa lèvre au contour gracieux,
Une parole dure et presque inexprimée.

Un pied avait souillé sa robe parfumée,
Froissé, du même coup, l'ornement précieux.
Aussitôt le coupable, un jeune obséquieux
Balance en s'excusant sa tête de camée.

Et puis :—pour racheter son pas malencontreux,—
"Je croirai pardonné, le pauvre malheureux,
Si vous lui accordez cette Valse des Roses."

Rieuse, elle valsa, sans plus de pourparler.
Si pour nous affliger, il faut bien peu de chose,
Il faut également peu pour nous consoler.





BERCEUSE.

(*A ma petite Carmen.*)

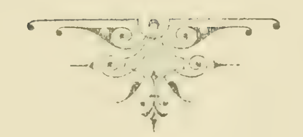
Mon bébé de six mois,
Beau bébé blanc et rose,
Près de l'âtre repose,
Près d'un grand feu de bois.

L'âtre flambe et pétille,
Bébé s'est réveillé,
Et son œil éveillé
Suit le feu qui scintille.

Il regarde étonné
L'étincelle frivole
Qui s'éparpille et vole
En un vol effrené.

Et bébé entre en danse:
Petits petons rosés
Gigottent convulsés
En d'étranges cadences.

O bébé, que d'émois!....
La vie est bien morose!
Vite, dors et repose,
Mon bébé de six mois.



ETRANGE MANIE.

Pour éviter l'ennui, que tout homme partage,
Tu veux dis-tu nouer à ton col ce lien;
Tu veux payer l'obole au Nocher stygien,
Courir du fleuve noir l'horrible ballottage.

Ce lugubre attentat, le désires-tu bien?
Ou n'est-ce pas plutôt du trivial chantage,
Pour tirer d'une impasse un très grand avantage,
Comme au théâtre fait tout bon comédien?

J'ai connu, par la ville, un idiot célèbre,
Dont l'étrange manie,—au dire d'Argousin—
Etait de gambader à la corde funèbre;

(Exercice, à coup sûr, peu commode et malsain,)
Mais mon fou, très prudent, serrait peu la ficelle
Et criait au secours d'une voix de crécelle.





MINIATURES INSTANTANÉES

1

A TA grande candeur ma bonne foi se lie ;
Je ne vois point en toi cette fade rancœur,
Ce cauteleux regard du fourbe qui pallie
Pour cacher à chacun les replis de son cœur.

2

Crois que l'abattement où ton départ me laisse
Avec l'acuité de ma peine grandit.
Je t'absous, ô méchante, et lève l'interdit ;
Ah ! reviens, que la joie en mon âme renaisse.

3

Et moi, plus que tout autre, en mon être agité,
Je sens grandir l'espoir que le ciel nous envoie,
Je sens l'amour céleste aplanir notre voie,
Epandre dans nos cœurs de la sérénité.

4

Comme le fier coursier, sous le fouet qui fustige,
Se cabre révolté, ronge son frein sanglant,
Mon fier esprit s'irrite au discours insolent
De ces sots parvenus qui nous paient de prestige.

5

—Il a fait a ton cœur une blessure infâme ;
Pourquoi ne fuis-tu pas ce lâche libertin ?
—C'est fatal ! je le suis comme on suit son destin :
Car je suis l'être aimant, je suis la pauvre femme.

6

Je t'offre sur mon sein où ta tête repose,
Un refuge assuré d'où nul te peut bannir ;
Et je t'ouvre en ce cœur, où ton espoir se pose,
Une tendresse exquise et qui ne peut finir.



EN BADINANT.

Dissertant longuement sur l'effet et les causes,
Un homme bedonnant et très fade diseur,
Nous mettait au supplice en un discours gausseur,
Et nos rêves tombaient dans le néant des choses,

Comme tombe la foudre en sa lourde clameur.
"Tout est bon, hormis vivre," expliquait le morose,
En roulant de gros yeux sur un nez couperose;
"Tout est vain, hors le vin," répondait la rumeur....

Oh! tais-toi, pessimiste, enfileur de tirades;
Quitte le flot houleux pour le calme des rades,
Car il fait bon de vivre et d'avoir ses vingt ans.

Toi-même, n'as-tu pas, écœuré qui nous roue,
Rougi dans une coupe, au souffle du Printemps,
Ton nez accusateur et peint comme une proue?





PAROLES FRANCHES.

La muse a dans nos cœurs allumé son flambeau
Qui projette partout sa lueur infinie:
"Je suis dépositaire et de l'Art et du Beau:"
Frère!—Voici l'Ivresse et voici l'Ironie!

L'immensité m'attire à l'horizon des mers:
L'appareillage est prêt, la barque a belle allure,
En route!... Nous larguons la voile aux vents amers.
.... Mais la foudre, soudain, fait flamber la voilure.

Insensés! nous comptions sur des cieux complaisants!
Oui, la muse a soufflé l'ardeur dans nos poitrines,
Mais n'a point mis de plomb aux têtes de quinze ans!
L'aplomb, c'est de savoir étayer ses doctrines.

Ne partons pas si vite. Orientons la nef ;
Fretons-la lourdement en crainte du tangage :
Mettons lui peu de voile afin que, derechef,
La tempête éclatant, moindre soit le dommage.

Ce qu'il nous faut à nous, les jeunes aspirants,
C'est la petite page et le petit théâtre!...
Même, faute de pis, faisons en soupirant
Des contes à Ninon, le soir, auprès de l'âtre.

Ce qu'il nous faut, surtout, c'est l'effort continu,
C'est la bonne pâleur que le travail apporte,
L'ornementation de notre cerveau nu,
Et la prétention....qu'il faut mettre à la porte!

A ce prix seulement l'auréole est au front,
A ce prix seulement tu seras un poëte,
A ce prix seulement tu nargueras l'affront
Que souffle aux débutants l'ironique tempête.



LE POLE NORD.

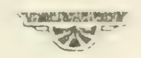
Au capitaine Bernier.

Par delà les Spitzbergs, où règne vers le nord
La désolation des neiges éternelles.
Plus loin que l'étendue, où gisent solennelles
Les glaciales mers, le Pôle, immense fort,

Se dresse ensoleillé du sein de cette mort
Et lance étrangement ses gerbes d'étincelles.
L'homme, dompteur du fauve aux ardentes prunelles,
Et des houleuses mers, n'a pu, jusqu'à ce port,

Conduire, triomphant, sa conquérante voile.
Ce point tente, Bernier, ton cœur aventureux,
Tu brûles d'y planter ta tente en blanche toile.

Si tu ne peux atteindre à la limite, ô preux!
Si ton effort échoue à déchirer ces voiles,
Du moins auras-tu vu de nouvelles étoiles.





LA RAISON ET LA FOI.

Tout homme porte au fond de l'âme
(Lui seul au monde a cet octroi,)
Deux flambeaux d'inégale flamme :
Son Intelligence et sa Foi.

Les deux projettent leurs lumières
Sur le chemin où nous marchons :
Toutes les deux sont coutumières
Des vérités que nous cherchons.

La Raison, pourtant moins robuste,
Faiblit et doute en certain point ;
Mais la Foi, dissertant plus juste,
Ferme les yeux et n'erre point.

En face du troublant mystère,
L'intelligence est aux abois
Comme le pauvre enfant qui erre
Perdu, la nuit, au fond des bois.

Devant la Foi tout se dévoile,
Tout se dessine nettement,
Tout y brille comme l'étoile,
L'étoile d'or du firmament.



DESOLATION.

Le souffle de la mort était passé par là,
Partout, on ne voyait que sable et pierres nues,
Et nous allions, suivant des routes inconnues,
Qui semblaient nous conduire à la *Blanche Villa*.

Mais la route était rude, et le soleil brula
Nos pieds ensanglantés et nos têtes chenues;
Un vent de feu soufflait sur les plantes ténues,
Et le fauve assoiffé dans le lointain hurla.

O désolation!... horrible solitude!
Régnerez-vous toujours sur ces tristes déserts,
Où, nous marchons tremblants et pris de lassitude?...

Puis l'Oasis fuyait avec ses domes verts.....
Et nous allions toujours, pleins d'espoir et sans trève;
Mais le soir venu tout s'effaça comme un rêve.





DES PROVERBES.

Oh! ne regrette pas tes pleurs et ta souffrance;
Les larmes sont encor ce qu'on a de meilleur.

Qui ne cueille une épine en cueillant une fleur?...
Heureux qui perdant tout garde au moins l'espérance.

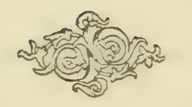
Ne dis pas que ton sort est trop rude à subir;
Un grand cœur doit offrir grande prise à la peine.

Vois venir la tempête, avec l'âme sereine,
L'épée, en les combats, finit par se fourbir.

Ton rêve est envolé comme une fine cendre
Vole au souffle mortel des vents dans le désert;

Ami, console-toi, car l'illusion sert
A relever le cœur qui tendrait à descendre.

Ton cœur, ton pauvre cœur, saigne dans le malheur;
La souffrance est encor ce qu'on a de meilleur.



NEVROSE.

Partons-nous dans un rêve étrangement nouveau,
O mon âme, pauvre âme amèrement souffrante?
Vois si la lune aiguë est en son renouveau
Ou glisse en se cachant sous la vapeur navrante.

Partons-nous dans un rêve illusoirement beau!
Vois! la dernière étoile est lentement mourante.
Que le rêve est amer sur le froid d'un tombeau!
Où l'ange de la Mort attend l'aîle vibrante!...

La réalité, soit! est plus sûre, restons;
Restons loin des vapeurs où nous plonge le rêve,
Berçons-nous au seul bruit des vagues sur la grève

Et si par aventure, un jour nous remontons,
Que le rêve soit court, pauvre âme solitaire!
Et, dans l'illusion, n'oublions point la terre.





ETAT D'AME.

A la fin d'une année.

Dix-neuf cent un n'est plus!
Comme la houle suit la houle,
Ainsi le temps sans cesse coule
Emportant nos rêves perclus.

Un pas de plus vers la vieillesse,
Des cheveux blancs dans mes cheveux,
Des rides, de tristes aveux,
Voilà ce que cet an me laisse.

Et le temps fuit! et le temps fuit!
Mon vieil espoir enfin se lasse;
La désillusion m'enlace
Dans le réseau du noir ennui.

Il fait bien froid, la neige tombe,
La neige tombe incessamment :
Les flocons du ciel inclément
Couvrent mon front, ouvrent ma tombe.

Il fait froid et mon pauvre cœur,
Ainsi qu'un oiseau qui frissonne,
Dans la cage qui l'emprisonne,
Sous le coup du destin moqueur,

Cherche le chaud rayon qui passe.
—Perdu, le rayon des beaux jours!...
Mon pauvre cœur a froid toujours :
L'oiseau pleure le libre espace.



AU TEMPS BIBLIQUE.

Comment sont-ils tombés, ces preux des temps antiques,
Ces grands guerriers velus, l'âme des vieux combats?
Sous quels terribles coups sont-ils couchés là-bas
Au pied des monts rugueux, sous les chênes rustiques?

Ces hommes plus puissants que les héros attiques,
Géants au torse fort qui ne s'arrêtaient pas
Sous le choc de l'airain qu'ils broyaient sous leurs pas,
Eux que n'effroyaient pas les lèvres prophétiques,

Comment sont-ils tombés?—Voilà! Les fils de Dieu
Et les incirconcis luttaient depuis la veille;
L'effort était égal, quand sur le plus haut lieu,

Un ange apparaissant dans cette horrible veille.
De son glaive coucha sous les chênes courbés,
Les guerriers forts... Voilà comment ils sont tombés!





CE QUI NE DURE PAS

Des enchantements de la vie
Tremblote le dernier flambeau ;
Si parfois le rêve fut beau,
Mon âme reste inassouvie.

Dans le premier tiers du chemin,
A l'heure où s'ouvre l'âme close,
Pour moissonner la fleur éclose,
Je n'avais qu'à tendre la main.

Et je m'en allais tête haute,
Front découvert, œil radieux ;
Et par des chants mélodieux
Buisson et bois charmaient leur hôte.

Tout bruissait, tout voletait,
Tout avait une voix, des ailes,
Voix de pinsons, vol d'hirondelles...
Mon jeune cœur aussi chantait.

J'avais quinze ans et j'étais libre,
J'étais riche de l'avenir ;
Nulle ombre ne pouvait ternir
L'éclat de ce ciel bleu qui vibre....

L'ombre est venue en ce ciel bleu,
Les chants se sont tus sur la branche,
Adieu, rêve et jeunesse blanche,
Adieu fleurs écloses, Adieu !

L'oiseau migrateur à l'automne
S'est envolé vers le couchant,
J'ai reçu son adieu touchant,
Le soir, dans le nuage atone.

Et j'ai perdu l'illusion,
Et j'ai connu la décevance :
Où boirai-je l'eau de jouvence
D'où renaîtra ma vision?...

Des enchantements de la vie
Oscille le dernier flambeau ;
Si parfois le rêve fut beau,
Mon âme reste inassouvie.



LA COURTISANE.

Tu nous provoquais tous des gestes et du rire,
Trop belle enchanteresse, au cœur voluptueux
Battant stérile et faux sous l'habit somptueux!
Que nous promet ta lèvre où règne le sourire?...

La robe de Nessus fatale Déjanire.
Que nous offre ton cœur aux détours sinueux?....
Les hoquets du dégoût!... Ton regard onctueux
Recèle le stylet aiguisé pour occire.

Sois maudite, à jamais, ô toi, qui tout le jour,
Ainsi que l'oiseleur tends tes lacets multiples
Et guettes ta victime en d'incessants périples;

Sois maudite à jamais, pourvoyeuse d'amour!
Dans le rouge bouquet pendant à ta ceinture
J'ai vu glisser l'aspic que le venin sature.





LA CHANSON DE LA VIE.

Le pèlerin s'en va, silencieux et lent,
Par l'immense désert ou par la morne sente,
Portant la gourde vide en sa marche incessante :
Le pèlerin s'en va par le désert brûlant.

Parfois un gai rayon vient à son cœur dolent,
Et sa lèvre s'apaise à l'onde jaillissante
De quelque source vive où vint jadis l'absente,
Dans l'oasis en fleurs du grand désert brûlant.

Parfois le pèlerin, silencieux et lent,
Portant la gourde vide et sa peine incessante,
Voudrait bien s'arrêter à l'onde bienfaisante...
Plus d'oasis en fleur au grand désert brûlant !

Parfois le pèlerin dont le cœur est dolent
Voudrait bien s'éjouir au rayon de l'absente;
Le soleil s'est éteint et par la morne sente
Le pèlerin s'en va, silencieux et lent...



REVES MORTS.

Les rêves que je fis jadis, au temps du rêve,
Revenaient imprécis du vieux passé natal;
Très vagues renaissaient, perçant l'oubli fatal,
Et, pour revivre en moi, me harcelaient sans trève

Je n'ai souci de vous, passez ô tristes morts!
J'écarte, d'un grand geste et les paupières closes,
Les noires visions en ma mémoire écloses;
Je n'ai souci de vous, passez! fades remords!

Que m'importent la cendre éparse sur ma route,
Les cheveux de l'aimée, hélas, les blonds cheveux,
Que je baisai le jour lointain de nos aveux.

L'amertume en mon cœur a filtré goutte à goutte.
O souvenir! ô ver! incessamment tu mords...
Je n'ai souci de vous, dormez mes pauvres morts!





CALME SOIR.

Une aube affaiblie
Verse par les champs
La mélancolie
Des soleils couchants.
P. VERLAINE.

Du calme ici, partout, pas une herbe ne bouge.
Dans l'air rien ne bruit, tout se tait et tout dort;
Le soleil qui brillait tel qu'une lampe d'or
Tombe dans le couchant comme un grand disque rouge.

Là, devant moi, le fleuve assoupissant ses flots
Va s'éteignant jusqu'à l'horizon qui rougeoie;
Avec lui s'endort dans tout mon être la joie...
Et les phares d'ennuis m'envoient leurs feux pâlots.

Aux lointains imprécis, sur l'eau qui le reflète
Un imbrim, attardé, signale en un long cri,
La tempête venant par le ciel assombri,
Qui, bientôt troublera cette plage muette.

Et sur un cap désert, seul, tourne lentement
Comme pris de sommeil, un moulin très antique,
Et son aile ballante en geste épileptique,
Monte et tombe, là-bas, silencieusement...

Et puis la somnolence envahissant la terre,
Le calme s'agrandit ainsi que mon chagrin.—
Déjà, le beau ciel rose est devenu citrin
Et gris, et sombre, et noir, et son grand deuil m'enserre.



UN REMEDE A L'ULCERE DE L'AME.

Vois ! le soleil se dresse, à l'horizon vivant.
Dans les arbres voisins, l'oiseau chante sa joie,
Le grand chien vigilant, dans le lointain aboie,
Et triste je m'en va par la combe en rêvant.

C'est le printemps. Partout de son souffle vivant,
La nature a semé la vie avec la joie ;
Pourtant, dans le lointain, le grand chien triste aboie,
Et triste je m'en va par la combe en rêvant.

Pourquoi bonne nature, ô toi, qui vivifie
Et prodigue, partout, la joie avec la vie
Ne viens-tu point panser l'ulcère de mon cœur ?

Au renouveau béni, j'ai l'espérance sûre
Que ta sève est un baume, un baume à la blessure...
Voici que je m'en va guéri de ma rancœur.





MELANCHOLIA.

Et toujours maternelle endormeuse des râles
P. VERLAINE.

Le printemps est passé par les champs et les bois,
L'oiseau siffiote, au loin ses notes de hautbois.

Mignonne, nous irons ensemble, à la nuit close,
Entendre par les champs frémir l'âme des choses.

Fuyons loin de tout bruit et nous comprendrons mieux
Les paroles de paix qui nous tombent des cieux.

Alors un charme exquis, une foi plus certaine,
Nous viendront rayonnants de l'étoile lointaine.

Et toi, femme choisie entre toutes tes sœurs,
Berceuse maternelle aux sublimes douceurs,

Assoupis sur ton cœur cette douleur immense
Qui m'a parfois conduit tout près de la démence.

Que dans l'apaisement de cette blonde nuit,
Je perde jusqu'aux vestiges du noir ennui....

Je vous bénis, ô femme et nuit consolatrices!
Baumes qui refermez mes larges cicatrices.



LA CONSCIENCE.

Le soleil est tombé dans le couchant rougi.
La tristesse du soir s'infiltre goutte à goutte
En mon être indécis. La main froide du doute
Vient souffleter l'espoir dans mon cœur assagi.

La nuit règne partout, et le fauve a rugi
Au bord du grand désert, et sur la sombre route!...
N'ai-je expié le mal dont mon âme est absoute?
Pourquoi hurles-tu monstre en mon cœur élargi?

Désespérante nuit sans étoile et sans lune,
Ton souffle a ranimé tous mes remords éteints,
Et tu sonnes l'éveil à mes mauvais instincts.

Qu'importe! si bientôt viennent l'une après l'une,
Les étoiles briller dans le firmament bleu
Et si ma conscience est blanche devant Dieu.



VERS L'ESPOIR.

Tu souffres, je le sens, ô pauvre malheureux!
L'implacable destin te cloue à sa corvée;
Mais va! poursuis toujours ta tâche inachevée,
Et marche sans faiblir au chemin douloureux.

Tu ne vois point d'étoile en ton ciel ténébreux,
O forçat de la vie! une chaîne est rivée
A ta rouge cheville, et ton âme élevée
Va sombrer, éperdue, en un abîme affreux!...

Non! Nou! relève-toi, méprise ta souffrance!
Moissonne à pleine faulx au champ de l'Espérance,
Réclame hautement ta place au grand soleil.

Digne, mais sans orgueil, lève ton front vermeil.
Et si le rude sort de nouveau te pressure,
Tu baiseras la main, qui rouvre ta blessure...





ARGEMONE.

Je m'en allais heureux, sans haine et sans envie,
Chantant comme un enfant qui voit rose la vie.

Je vous vis parfumée au bord de mon chemin,
Je m'inclinai, soumis, et je tendis la main.

En vous apercevant ainsi fraîche et gentille,
Avec la robe bleu et la verte mantille,

J'ai senti naître en moi d'indicibles langueurs,
Et le sort me toucha du sceaux de ses rigueurs...

Plus de chanson naïve ! et plus de calmes songes !
O désillusion !... ô vie !... ô noirs mensonges !...

Mon regard se perdit au mirage aveuglant,
Et la mer m'emporta dans son reflux cinglant.

. . . .
. . . .

Or, depuis, j'ai rêvé de floraisons étranges,
D'ascension lointaine au bleu séjour des anges,

De voix lentes chantant au silence des nuits
Et de spectre lunaire aux heures des minuits.

Et j'ai beaucoup souffert en mon cœur, en mon âme,
De la perversité de l'homme et de la femme.

Mais, je m'en irai seul, bien doucement, m'asseoir,
Auprès du lac d'Oubli, si calme au bord du soir.

Et j'y reposerai mes longues défaillances
Sous l'aile duvetée et chaude du silence.



L'INCONNU.

Dans un désert aride, avec grande contrainte,
Sous les brûlants rayons d'un soleil du midi,
Un homme, face ambrée et le torse raidi,
Allait, mystérieux, sans marquer son empreinte.

Les grands fauves hurleurs que torture l'étreinte
De la faim, de la soif, dans ce désert maudit,
L'apercevant, fuyaient éperdus : on eût dit
Qu'un pouvoir surhumain commandait à leur crainte.

Il marcha tout le jour, étrangement ainsi,
Poussé par on ne sait quelle force impulsive.
Le soir venu, je veux, dit-il, dormir ici,

Sous de grands palmiers verts près d'une source vive ;
Alors une oasis apparut soudain..... mais
Ce qu'il advint de lui, nul ne le sut jamais !





UN MOIS APRES.

(Imité de Victo Hugo.) *CECILE!*

Puisque de calmes jours sont passés sur mon deuil,
Emoussant peu à peu cette douleur immense
Que la mort laissa choir en franchissant ce seuil,
Dans le fond de mon cœur ouvert à la démence;

Puisque l'apaisement me permet de revoir,
Sans crainte de sombrer au sein de la folie,
L'horrible vision de mon enfant pâlie
S'en allant, si petite, au fond d'un gouffre noir;

Et puisque maintenant ce lugubre spectacle
Ne peut plus torturer mon cœur et ma raison,
Je viens vous apporter, soumis et sans obstacle,
Seigneur! une âme où naît la paisible oraison.

Pardonnez, ô mon Dieu ! si l'amère parole
Est venu effleurer mon cœur mal résigné,
Hélas ! j'ai tant souffert du mal qui me désole,
Pitié, Seigneur ! mon pauvre cœur a tant saigné !

La douleur est un maître et j'ai su le comprendre ;
Je reconnais que, seul, vous possédez, mon Dieu !
Et le droit de donner et le droit de reprendre
Nos petits anges blonds tombés du grand ciel bleu.

Et vous avez posé sur moi vos deux mains justes.
Je m'incline et confesse, à genoux, qu'ils sont doux,
Equitables et bons, vos décrets très augustes
Qui régissent la vie avec des soins jaloux.

Je conçois qu'il vaut mieux que la mort les moisonne
Encore tout petits, ces êtres adorés ;
Quand ils deviennent grands, le mal les empoisonne
Et les jette à la mort, tremblants, désespérés.

Je conçois qu'il valait beaucoup mieux pour cet ange,
De déployer son aile et remonter aux cieux ;
Car le vice aurait fait, la touchant de sa fange,
Son âme moins candide, et son front soucieux.



LES VOIX DE JEANNE D'ARC.

Et quant cette voix me vient, je suis tant resjouye que merveille....
† *JEHANNE.*

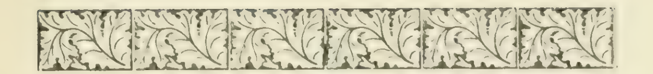
La bonne Jeanne d'Arc, sans ire et sans feintise,
Etait captive aux mains des Anglais mécréants;
L'astucieux vainqueur, en propos malséants
Tente de lui ravir sa céleste hantise:

—"Tes voix sont de Satan avec qui tu pactises
Par le glaive ou le feu tu périras céans
Et l'enfer t'ouvrira ses abîmes béants."
Jeanne leur dit: "Mes voix ne sont pas mignotises.

Et ma tant doulce France et messire Dauphin
Pour qui j'ai plours de cueur, grande pitié soufferte;
Saint Michel moult vaillant le Gentil Séraphin.

En nom Dieu! n'ont point dol. Rien ne me déconcerte.'
Et puis, dans un sourire elle baise la,croix
Et regarde le ciel d'où lui viennent ses voix.





A TRAVERS LA VIE.

C'est l'enfance :—Un petit être tout indécis
S'étirant, grimaçant dans sa layette rose
Pleurant, riant, criant, sans malice et sans pose
Jetant un peu partout ses gestes imprécis.

La jeunesse :—Un beau gars, mise prétentieuse :
Lancé dans l'aventure à tort et à travers ;
Irréfléchi toujours, mais l'âme audacieuse,
A son amour naissant acrostichant des vers.

La jeunesse :—Une fillette un peu folle et jolie,
Gaie ainsi que l'oiseau, légère comme lui,
Elle chante, volette, se pamponne et luit
Sans une heure de peine ou de mélancolie.

C'est l'age mur :—Et l'homme a souffert en son cœur
L'effort ride son front et dénude sa tête,
Sa lèvre esquisse à peine un sourire moqueur :
C'est l'arbre qui s'effeuille au coup de la tempête.

L'AGE MUR:—Une femme encor belle apparait
Toute de noir vêtue, et sa démarche est douce;
C'est la mère aux yeux bons, la sainte qui repousse
Tous ces riens qui jadis, brillaient de tant d'attrait.

LA VIEILLESSE:—Ils s'en vont tremblotant sur la route,
Les vieux aux regards doux et faciles aux pleurs.
Le soleil s'agrandit tout au bord de la voute
La neige vient couvrir les pantelantes fleurs...



LES EXCOMMUNIES

A L'HEURE de minuit pleure la voix des cloches.
Pourquoi ces longs sanglots et ces funèbres glas?
Quelqu'un s'est laissé choir sur la route, très las?..,
Est-ce un héros tombé sans craintes, sans reproches?...

Vierges! n'apportez point la palme et les lilas.
Tristes, éperdûment, sanglotez aux approches
De l'heure inéluctable où maudissant ses proches,
L'église, bonne mère, aura souffert, hélas!

Pendant un an et plus, plein de mansuétude,
L'évêque toléra son enfant révolté;
Mais l'anathême, enfin, frappe l'iniquité.

Et du fond de la nuit, de leur vieille altitude
Les bonnes cloches prient et pleurent lentement,...
Et leur lourd son d'airain est triste infiniment.





REVES VAINS.

Allez votre chemin
Par la terre si grande,
Je garde mon offrande
Retirez votre main.

Ils vont les vains songes,
Avec des yeux riants;
Tous ces faux mendiants
Profèrent des mensonges.

Passez beaux séducteurs
Allez par la nuit grande,
Et que l'azur vous rende
Un peu moins imposteurs.

Fleurs à rouges corolles,
Amour, ivresse, mort!
Mendiants du remord,
Aux si douces paroles!

Allez votre chemin,
Perdus dans la nuit grande,
Je garde mon offrande
Ne tendez plus la main.



OPTIMISTE ET PESSIMISTE.

—As-TU cueilli les fleurs que te donnait la vie?
Si tu les as cueillies, dis-moi, qu'en as-tu fait?
Les as-tu conservées comme un exquis bienfait
Epars sur notre route ardûment poursuivie?

—Ces gouttes de miel laissent l'âme inassouvie
Et ne sauraient donner qu'un bonheur imparfait,
Je les méprise en somme, et serai satisfait,
Qu'au jour, où, j'aurai bû le vin de mon envie.

—Trêve à ce fol discours tu devrais bien savoir
Que la vie est très-bonne, à qui sait la comprendre,
Et qu'elle donne tout, sans jamais décevoir.

—J'ai déchiré ma main lorsque j'ai voulu prendre
A l'aubépine, un jour, la fleur qu'elle m'offrait;
J'ai consulté mon cœur, j'ai senti qu'il souffrait.





LES SIRENES.

Une voix a troublé le soir lucide,
Une voix qui chante dans le frisson des flots
Une voix au charme perfide,
La voix de quelque fée qui attire sous les flots
Les pauvres matelots.
FERDINAND HEROLD.

Sur les mers calmes et sereines,
Où voguent mes blanches carènes,
J'ai vu, dans le couchant des soirs,
Nager sur le flot les sirènes;
Elles venaient sous mes bossoirs.

Leurs longs cheveux sont d'algues vertes,
Sur leur poitrine découverte,
Elles croisent des bras très blancs,
Emergeant des vagues inertes,
Qui chastement voilent leurs flancs.

On dit que la nuit elles chantent
De gais refrains qui nous enchantent,
Nous attirent au gouffre noir,
Et que méchantes, elles tourmentent
Leurs Victimes sous l'Affinoir.

Je n'en crois rien. Je les ai vues,
Elles paraissaient dépourvues,
De ruse ou de méchanceté;
Et leurs figures ingénues
N'avaient point de duplicité.

J'ai cru, plutôt, revoir en elles,
Ces vierges aux douces prunelles
Que la mer retient en ses flots:
Elles ont leurs voix fraternelles,
Elles ont aussi leurs sanglots.

O sirènes, douces sirènes!
Qui nagez sur les mers sereines,
Je reconnais en vous des sœurs...
Venez tout près de mes carènes
O mes sœurs pleines de douceurs.



SUR LA SOMBRE ROUTE.

O PETIT orphelin, qui t'en vas sur la route,
Tu pleureras longtemps de n'avoir point connu
Celle qui dorlotait ton sommeil ingénu,
Et guettait ton réveil pour un baiser. Sans doute,

Tu t'en souviens un peu, l'oubli ne prend pas toute
L'impression que laisse au petit cerveau nu,
La mère souriant à l'enfant bienvenu,
Petit ange tombé de la céleste voute.

Oh! oui, tu t'en souviens—si vaguement hélas!—
Tel un rêve confus, au passé qui s'efface.
Et sur la sombre route, où tu t'en vas, si las,

Que de larmes, enfant, couleront sur ta face!
Et que tu souffriras de n'avoir point connu
Celle qui dorlotait ton sommeil ingénu.





OPHELIES.

I

J'ai vu, le soir, avec grandes mélancolies,
Passer au fil de l'eau de pâles Ophélies.

Blanches, elles allaient, leurs blonds cheveux épars
En mêlant leur pâleur aux blêmes nénuphars.

Or, l'onde rutilante aux rayons de la lune
Les menait vers la haute mer l'une après l'une

Muettes, et suivant ce funèbre chemin,
Une palustre fleur s'effeuillant dans la main.

II

Elles disparaîtront sur l'océan immense,
Ayant tu, pour toujours, leur antique romance.

Dans les reflets de lune, au fil des calmes eaux,
Elles reposeront sur un lit de roseaux.

Pour funèbre cortège, ô blanches Ophélies!
Vous aurez nos regrets et nos mélancolies.

III

Ainsi, parfois, en nous, s'en vont au fil du cœur,
Nos rêves trépassés et tout pleins de douceur:

Ils coulent, un à un, au fleuve de la vie,
Vers la sombre mer où la mort nous les convie.

Puis, ils s'effaceront dans le passé confus
Pâles et mourants, tels que des rayons diffus.

Elles vont vers l'oubli les froides Ophélies,
Emportant nos regrets et nos mélancolies.



LES VOIX MORTES.

Sur l'océan lugubre où sombre ta pensée,
A l'heure ou le couchant, précurseur de la nuit,
Fait grandir à la fois ton ombre et ton ennui,
Vois-tu surgir la mort, pauvre âme délaissée!

Aux lueurs du vrai jour renaîtra ta pensée
Naufragée au début de l'insondable nuit
Fantôme que dressa ton ombre et ton ennui
Sur le sombre océan, pauvre âme délaissée...

Une voile blanchie, aux approches du jour,
T'annoncera l'aurore avec la délivrance
Sur l'océan lugubre où sombre l'espérance:

Et ce sera le but, le désiré séjour,
Sur l'océan vermeil où renaît la pensée
Au delà de la mort pauvre âme délaissée.





L'ARMADA.

A L'HEURE inspiratrice où tout rutile en nous,
Eperdûment penchés sur de riants abîmes,
Pris d'adoration nous ployons les genoux.

L'Idéal nous attire en des rêves sublimes :
Ivres de ses rayons nous ne remarquons pas
Qu'il fera de nous tous de sanglantes victimes.

Irrésistiblement il entraîne nos pas ;
Et croyant bien saisir l'image fugitive,
Nous tombons, éperdus, sous l'aile du trépas !

S'il en est temps encore, ô pauvre âme captive !
Brise l'attraction, fuis l'appel suborneur,
Qui fit éclore en toi cette ivresse hâtive,

Il faut payer trop cher ce puéril honneur,
Ces châteaux enchantés bâtis au fond des nues,
Perfide appel jeté par l'écho du Bonheur.

. . . . , ...
. . . .
. . . .

C'est en vain! car l'attrait des rives inconnues
Nous fait lever la voile aux approches du soir,
Où, l'ivresse noiera nos âmes ingénues.

L'ancre d'or se balance au bout de son bossoir;
Cet emblême d'espoir protégeant mes carènes
Projette sur le flot ses rayons d'ostensoir.

Mes nautiles s'en vont sous les brises sereines
Qui n'inclineront point leurs mâts aventureux...
Mais on chante là-bas.... c'est la voix des sirènes.

La nuit estompe au loin ses voiles ténébreux
Et les beaux astres blonds s'inclinent sur ma tête,
Tout me fait présager un destin généreux.

J'ai mis pour oriflamme, ainsi qu'aux jours de fête,
A la suprême vergue une riche couleur
Qui m'orientera vers l'unique conquête.

Des lettres en exergue, œuvre d'un ciseleur,
Mirent au fin cristal le nom par trop célèbre
D'une flotte *invincible*, emblême de malheur...

L'Armada de mon rêve aura pour lit funèbre
Le sable envahissant ou le rude récif
Brisant son flanc de chêne et l'énorme vertèbre.

Le désespoir viendra du malheur excessif
Que l'Idéal apporte en l'âme du poëte ;
Et je m'endormirai sous l'effort convulsif
Que soufflera sur moi la fatale tempête.



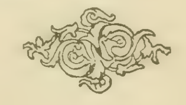
RUINES.

Le viorne a rampé comme un serpent subtil,
Sur le tronc, sur la branche et sous les feuilles rousses ;
Une source s'enfuit en chantant sur les mousses,
A travers les halliers d'un antique courtil.

La ronce ne craint plus le tranchant de l'outil
Pendant inerte sous la rouille qui l'émousse ;
La désolation avec l'hâtive pousse
Ont enlacé mon cœur comme un serpent subtil.

Et la vasque tarie égoute, désolée,
Son onde qui chantait dans les porphyres bleus,
Plus de fruits chatoyants ni de gazons moelleux,

Et plus d'empreinte double au sable de l'allée...
Le viorne a couvert mon antique courtil...
Mon rêve enseveli ressuscitera-t-il?





DANS LA NUIT CALME.

Oh ! cette voix...
La voix est douce...
Et je ne sais pourquoi
La voix est émouvante...

. . . .

Jadis (oh, dans un temps évanoui
Et que le souvenir réveille)
J'entendais une voix chanter pareille
A la voix d'aujourd'hui.

FERD. HEROLD.

Ouïs ! dans le profond silence,
Ce chant de caresse à ton cœur.
C'est un effluve qui balance
Ses fluctuations en chœur.

Douceur d'une voix résurgie
Des vieux passés morts ou mourants !
O chant pieux de l'élégie,
Où pleurent des échos errants !

Ainsi, que de suaves larmes,
Cet hymne tombe dans la nuit,
Sonnant de plaintives alarmes
Dans l'âme, à l'heure de minuit.

O voix douce et nostalgique
Pleurant sur nous pieusement!
Apporte un sommeil léthargique
Au cœur qui souffre éperdûment.

Caresse exquise des années,
Qui voltige sur notre front,
Viens, par de chastes hyménées,
Nous unir au calme profond!

Ame chaude des soirs, balance
Tes encensoirs pleins de douceur
Montant, tombant dans le silence,
En longs balancements berceurs.

Ton souffle, suavement calme
Flotte sur nous avec langueur:
Fraîche émanation de palme,
Qui porte parfum et vigueur.

Aux cœurs battant d'ardentes fièvres
Donnez, effluves bienfaisants,
Le baiser de vos fraîches lèvres,
Donnez la force aux languissants !

Ouis, la voix dans le silence!
L'hymne qui monte, doucement!
Et vient, aux soirs de défaillance,
Nous bercer maternellement.



DE PROFUNDIS.

De l'insondable abîme, où ton mépris m'entraîne,
J'ai soupiré vers toi, mon unique beauté,
Mais tu n'as su répondre au cœur déconcerté
O toi ! la sans pitié, toi, l'implacable reine.

Je suis l'humble vassal de ton vaste domaine,
Tu l'as trop bien compris dans ta perversité,
Aussi ne dois-je attendre, à ma fidélité,
Que ton amer dédain, étrange souveraine !...

Tu m'apparus, un jour, lorsque j'étais enfant,
Si séduisante, et si captieusement belle,
Qu'en la fatuité de mon âme rebelle

Je feignis dédaigner ton charme triomphant
Et fus, incontinent, ton plus soumis esclave.
Muse ! que j'ai chéri, puis maudi mon entrave !





RELIGION.

Religion, fille aimable des cieux.

Tu m'accompagneras tout le long de la vie
Comme une douce sœur en qui j'espèrerai,
Et tu seras toujours cette âme sans envie
Qui pleure en châtiant et que je bénirai.

Très pâle et le front ceint d'une blanche couronne
Cueillie en ton printemps, sous l'ombre des palmiers,
Où, tu te reposais du soleil qui rayonne,
Ayant bien accompli tes labeurs coutumiers,

Tu m'attiras vers toi, vaincu, par ce sourire
Si célestement bon et qui fit battre fort
Mon misérable cœur peu facile à séduire
Et qui semblait dormir sous un voile de mort.

Alors je fus épris d'une flamme éternelle,
Que rien n'atténura tant que je marcherai,
Sous le rayonnement de ta douce prunelle,
Tant que sur mon chemin je te contemplerai,

J'ai compris que t'aimer était une œuvre bonne,
Que tu portes, en toi, le cachet des vertus,
Et que sous ton égide, un cœur qui s'abandonne,
Ne vole point inerte ainsi que ces fétus

Que le vent éparpille aux quatre coins du monde;
J'ai compris que toujours dans le sein oppressé
Tu fais tomber un peu de ta bonté profonde;
Tu reposes celui que la vie a lassé.

Puisqu'il s'en va pieds nus, sur la rugueuse route,
Le pâle pèlerin, peinant sous le soleil,
C'est qu'une vision a retrempé, sans doute,
Son courage si las, au moment du réveil;

C'est qu'il t'entrevoyait dans son sublime rêve,
Sidérale blancheur qui nous guide en la nuit;
C'est qu'une blanche main le dirige sans trêve
Vers le port éternel où le pur soleil luit.

Douce Religion que le ciel nous envoie!
Seule consolatrice à mes heures de deuil,
Tu m'accompagneras tout le long de ma voie,
Et tu viendras poser la croix sur mon cercueil.



FINALE.

Avec ces derniers vers finit ce premier livre.
Quelqu'un a-t-il daigné le lire jusqu'au bout ?
Quelqu'un a-t-il daigné connaître ce qui bout
Dans ce vieux cœur meurtri qu'en ces pages je livre ?

De ses grands battements dans l'ivresse de vivre,
De ses affaissements aux heures de dégoût,
De ses deuils, de ses pleurs, de ses amours, de tout,
J'ai cru faire passer quelque chose en ce livre.

Et j'ai voulu ravir au silence, à l'oubli,
A ce grand sphinx muet qui nous ensevelit,
Le meilleur de moi-même, ô lecteur, ô mon frère!

Et j'ai voulu crier à nos fils de demain,
A ceux qui passeront par le même chemin,
Gare à l'illusion! La vie est mensongère!

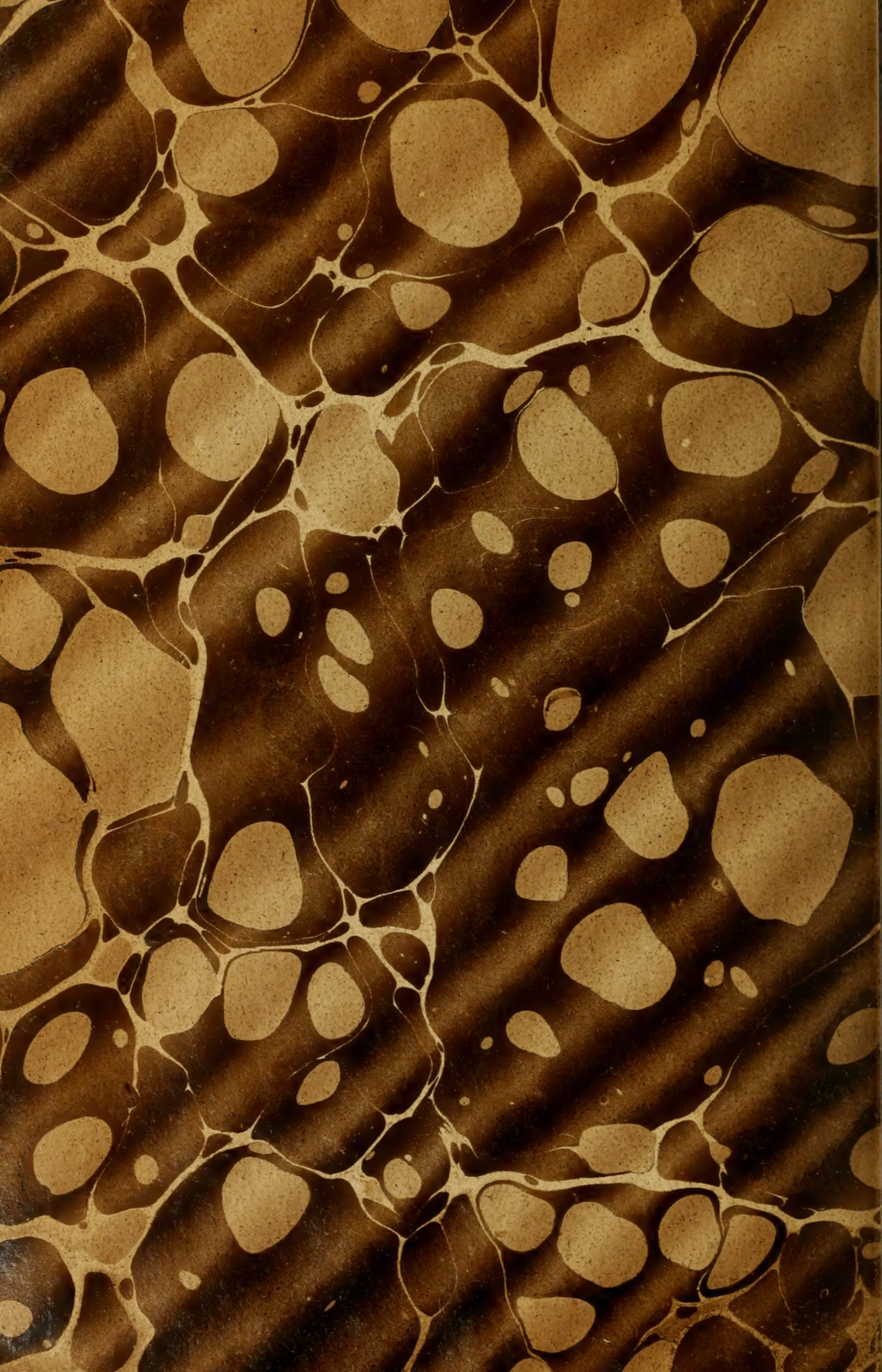


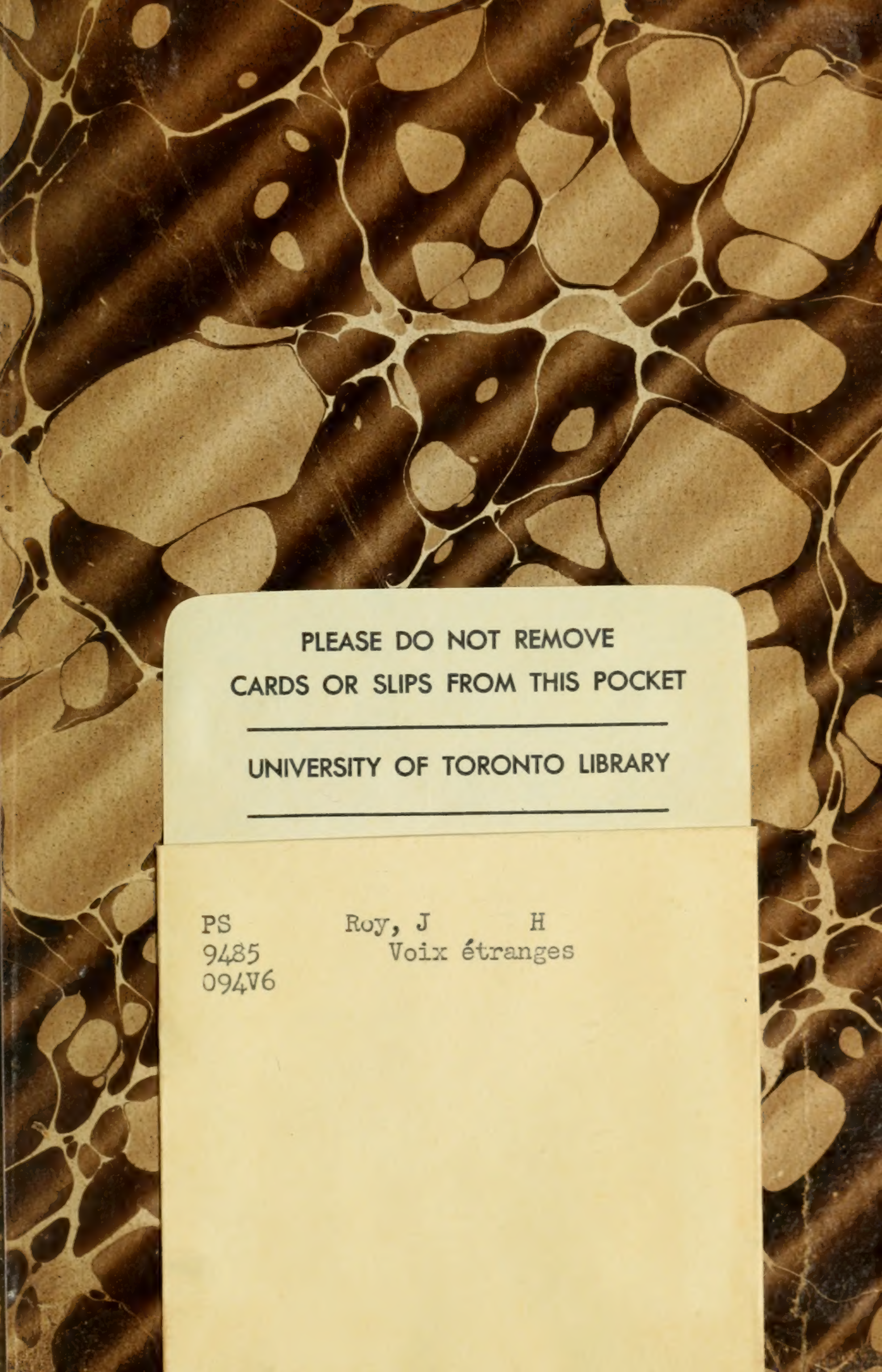


TABLE.

SECONDE PARTIE. (L'âge pensif.)






PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
PS
9485
094V6
Roy, J H
Voix étranges


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 02 13 07 010 2